8 PAGES DE COMIQUES dans

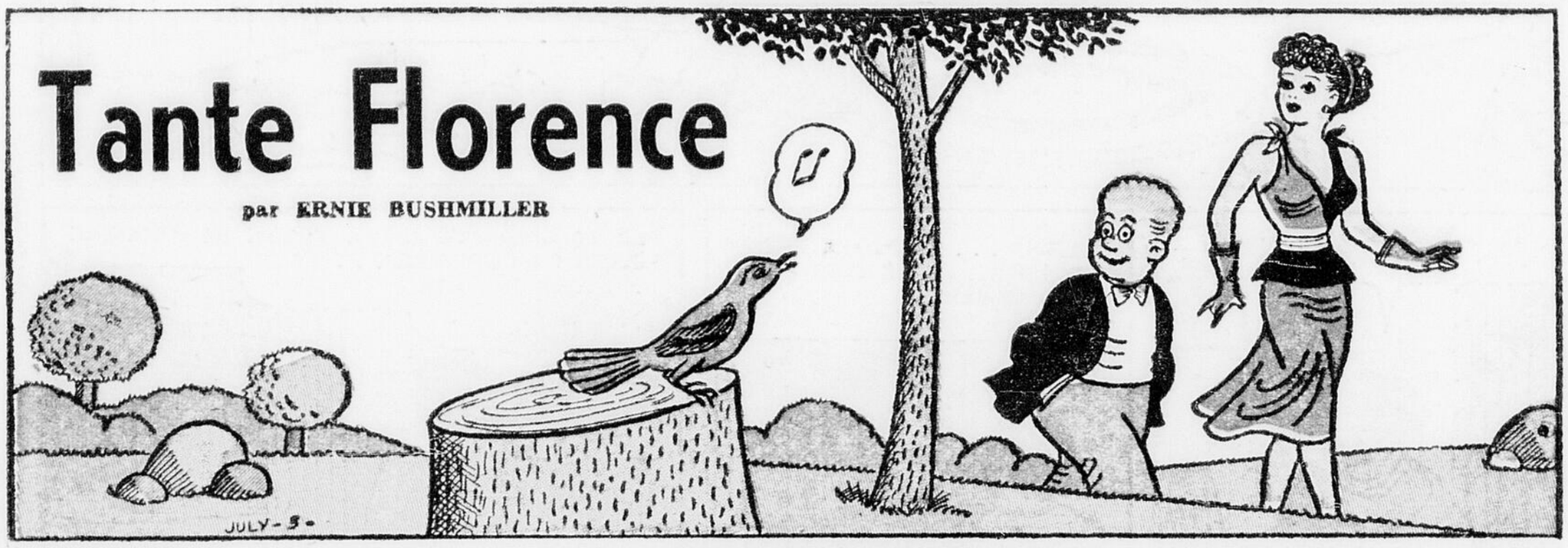
Le Droit

CHAQUE SEMAINE

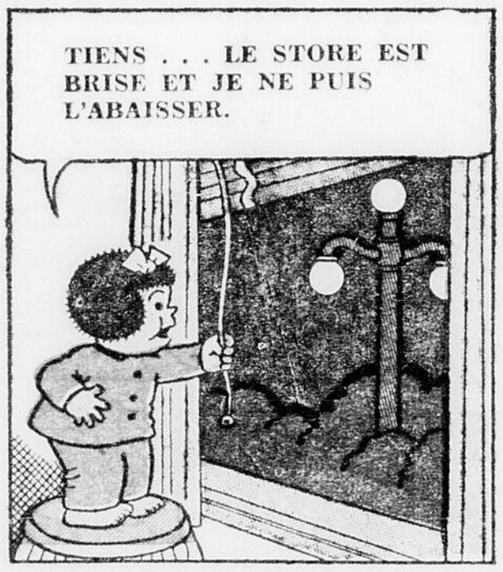
LE SAMEDI, 4 JUILLET 1953

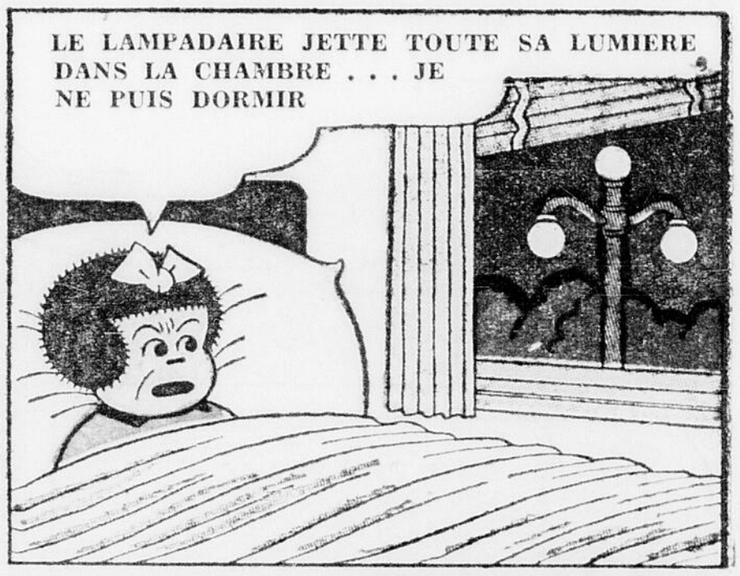
Tante Florence

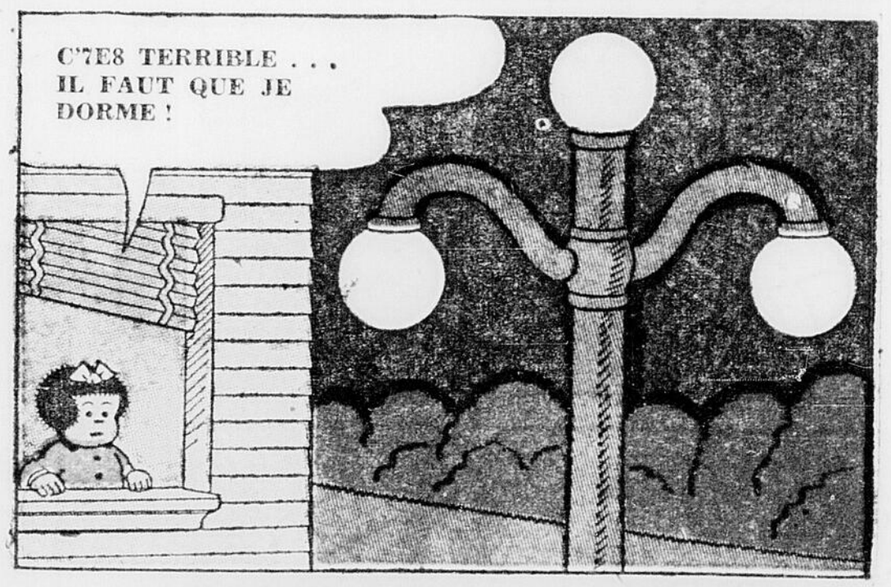
par ERNIE BUSHMILLER

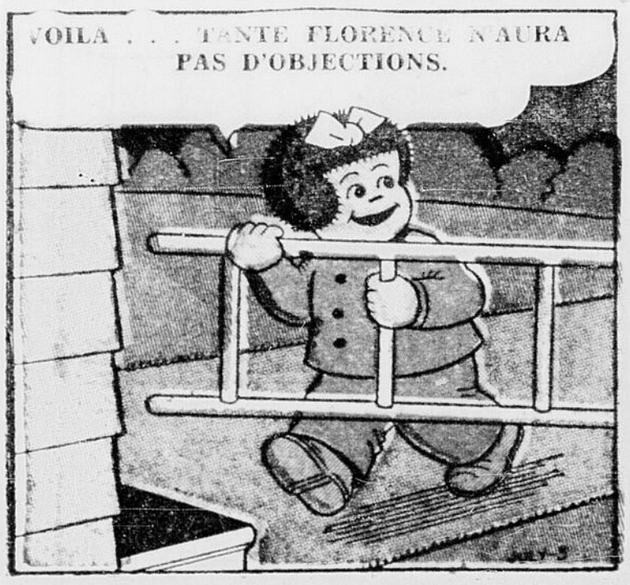


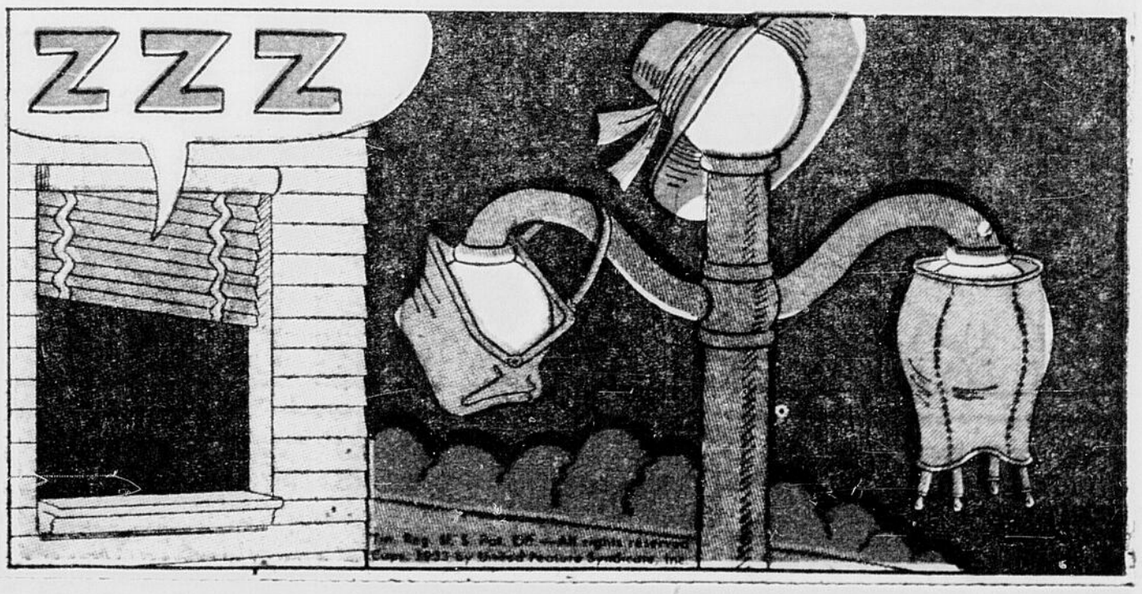
PHILOMÈNE





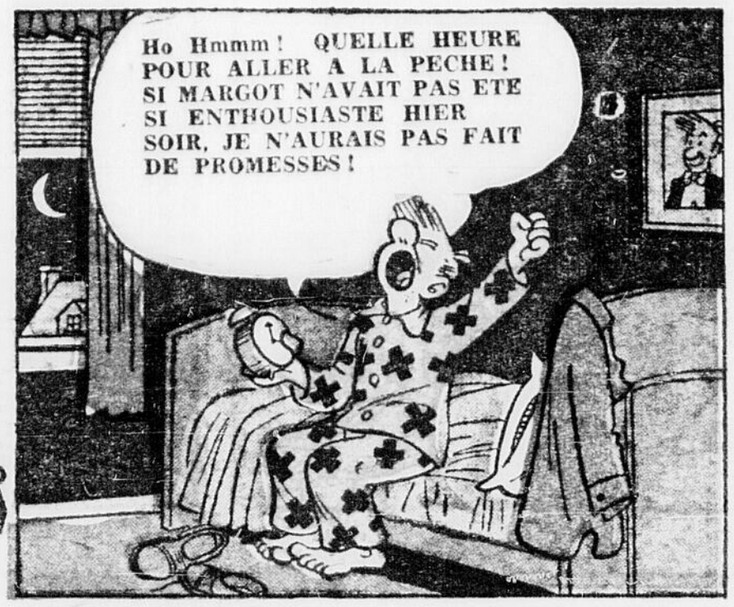


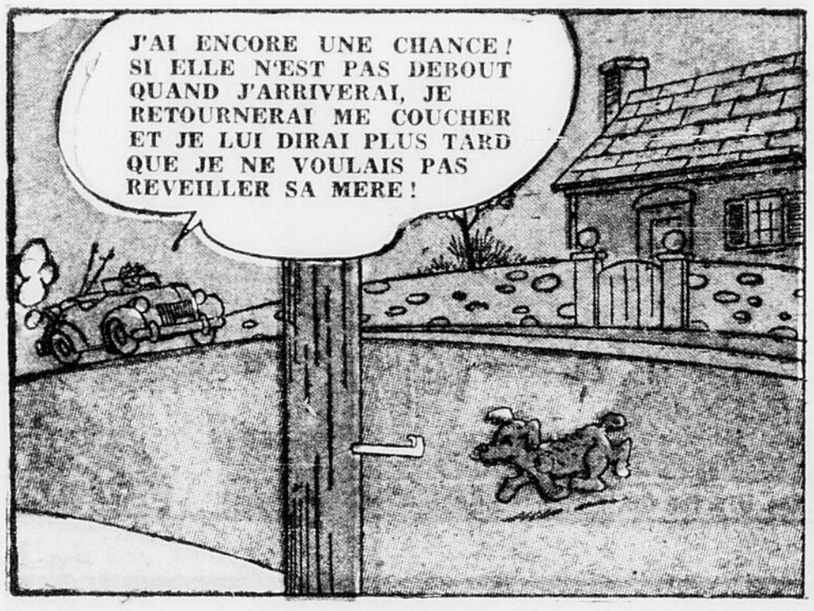


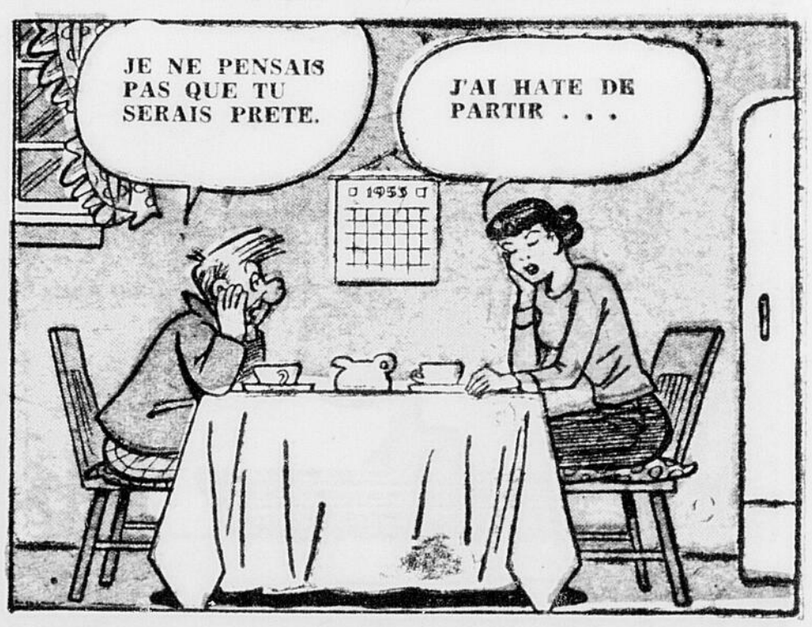


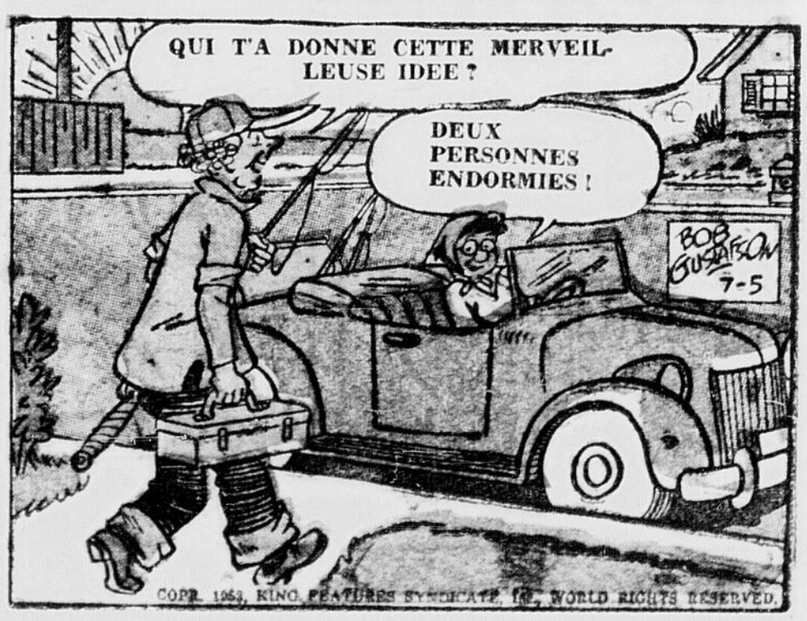
1 Avec quoi est fait le feutre ?

(Voir la réponse en page 7)



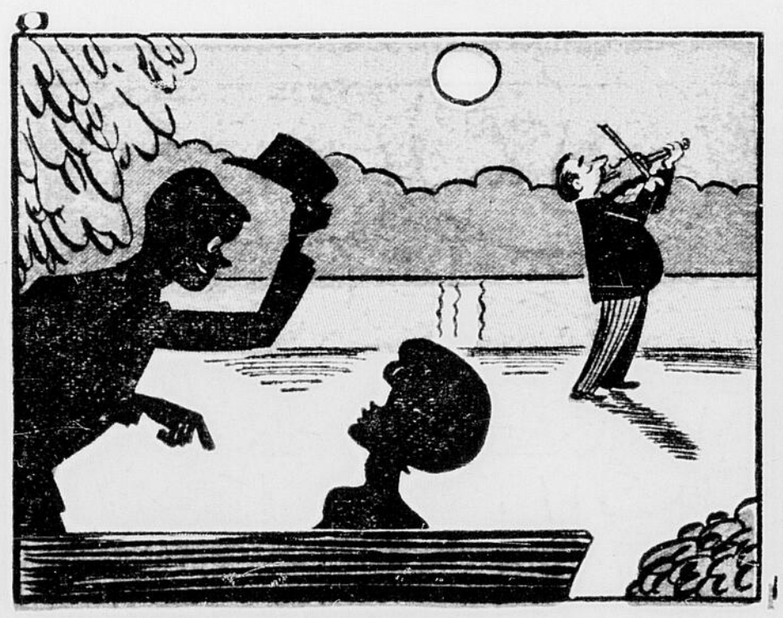


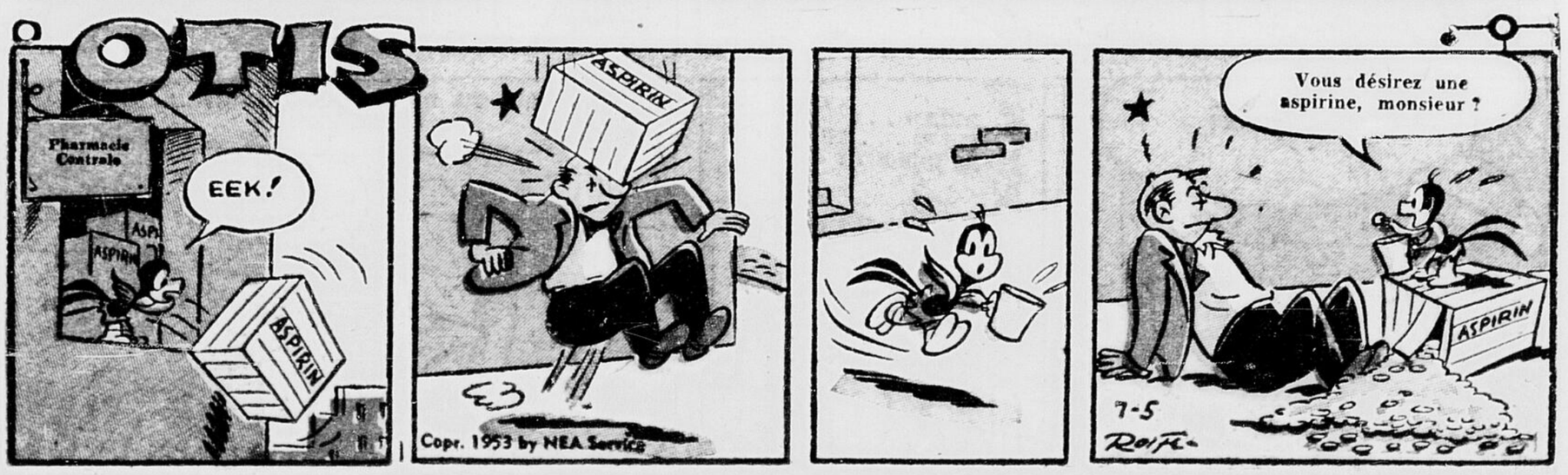




2 Sur quoi reposent les rails ?

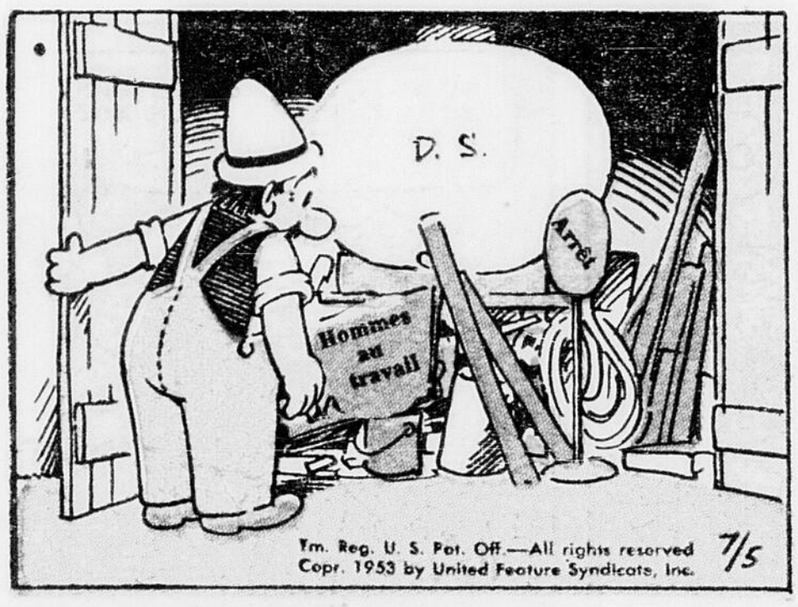
(Voir la réponse en page 7)

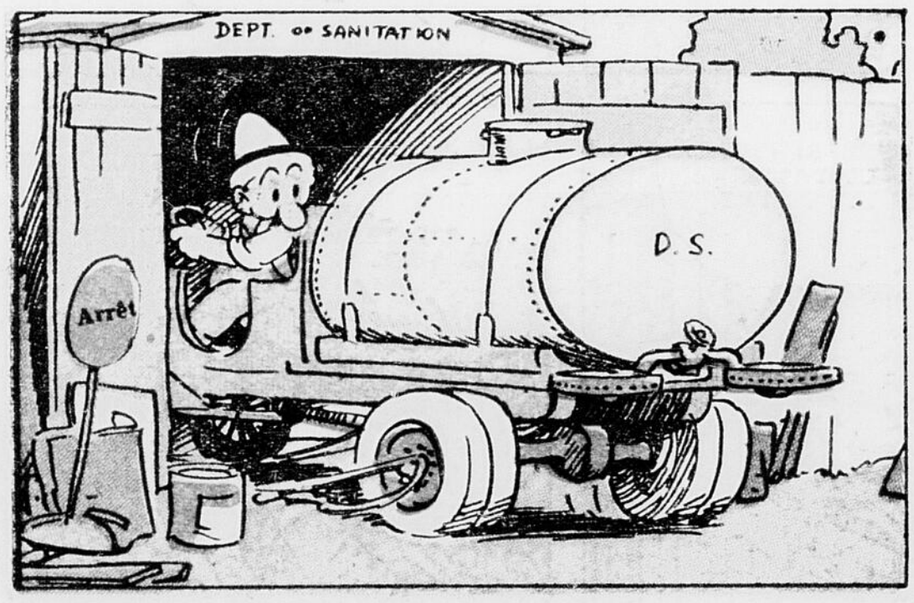


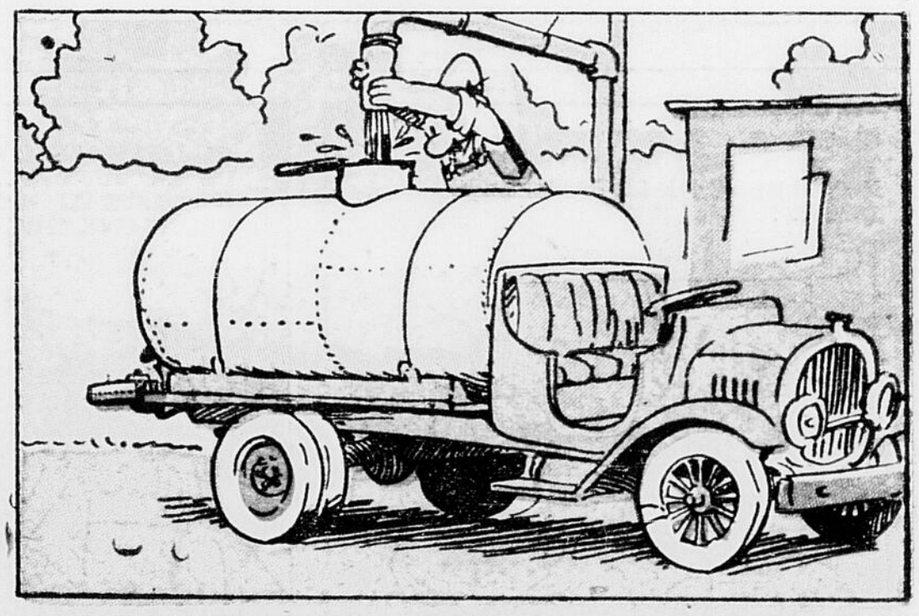


3 Où trouve-t-on la craie ?

(Voir la réponse en page 7)







4 Qu'est-ce qui fait monter l'eau dans un buvard qui y trempe ?

(Voir la réponse en page 7)

5 Qu'est-ce qu'un démêloir?

(Voir la réponse en page 7)

Hélène Cendrillon

Réponses aux questions apparaissant au bas de chaque page

1.—Avec du poil de lapin ou de chameau.

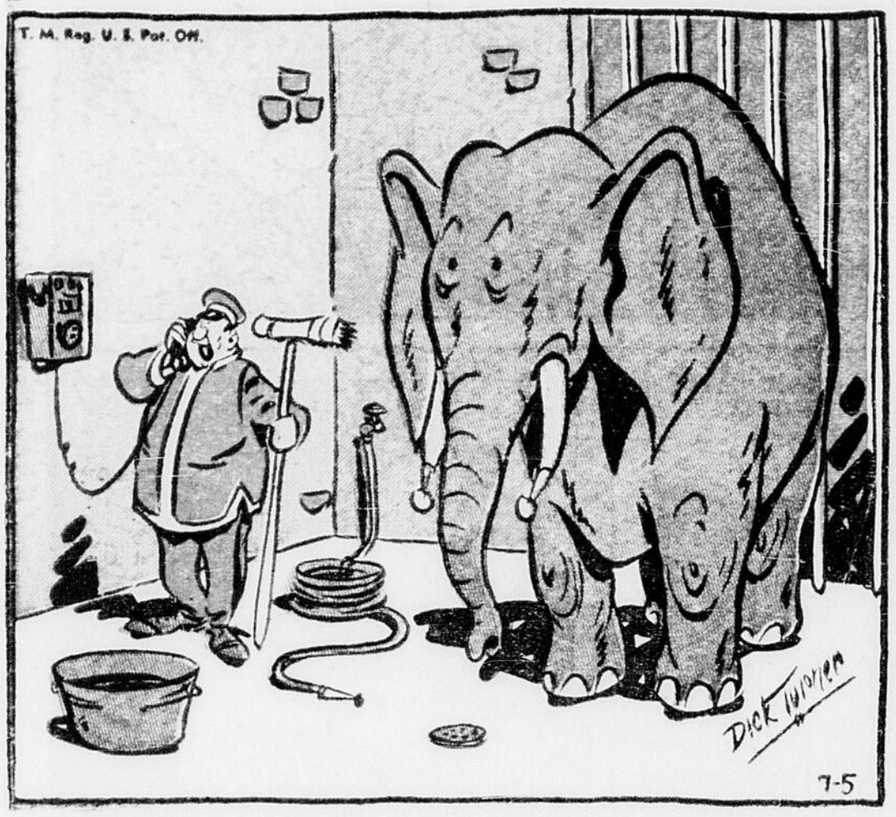
2.—Sur des traverses ou longuerines.

3.—Dans le sol, en France surtout.

4.—La capillarité.

5.—Un peigne à grosses dents.

CARNAVAL

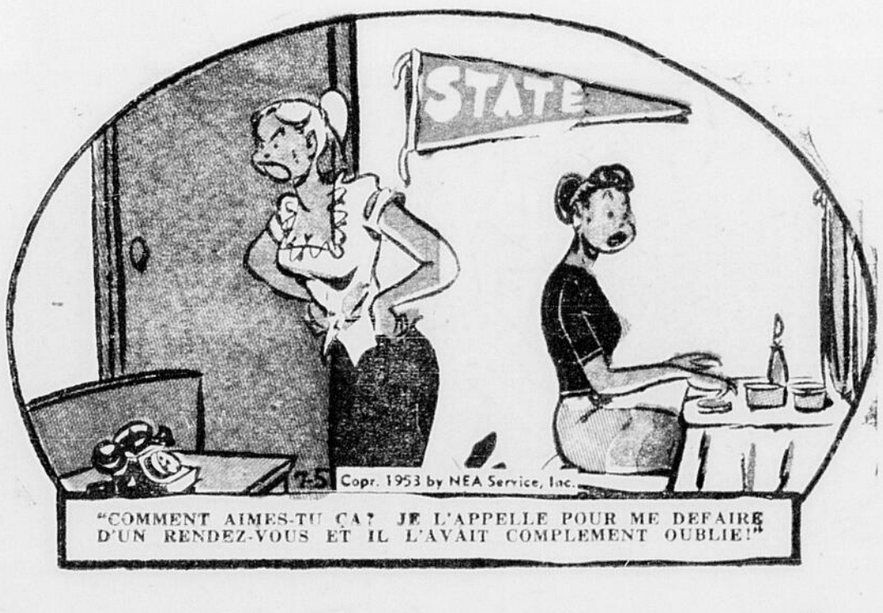


"NE COMPTE PAS SUR MOI, JOS! J'AI UN GROS LAVAGE A FAIRE!"

"VOICI NOTRE MODELE DE HUIT PIEDS CUBES... CONTENANCE DE CINQUANTE LIVRES, EN EPICERIES OU BEBES!"

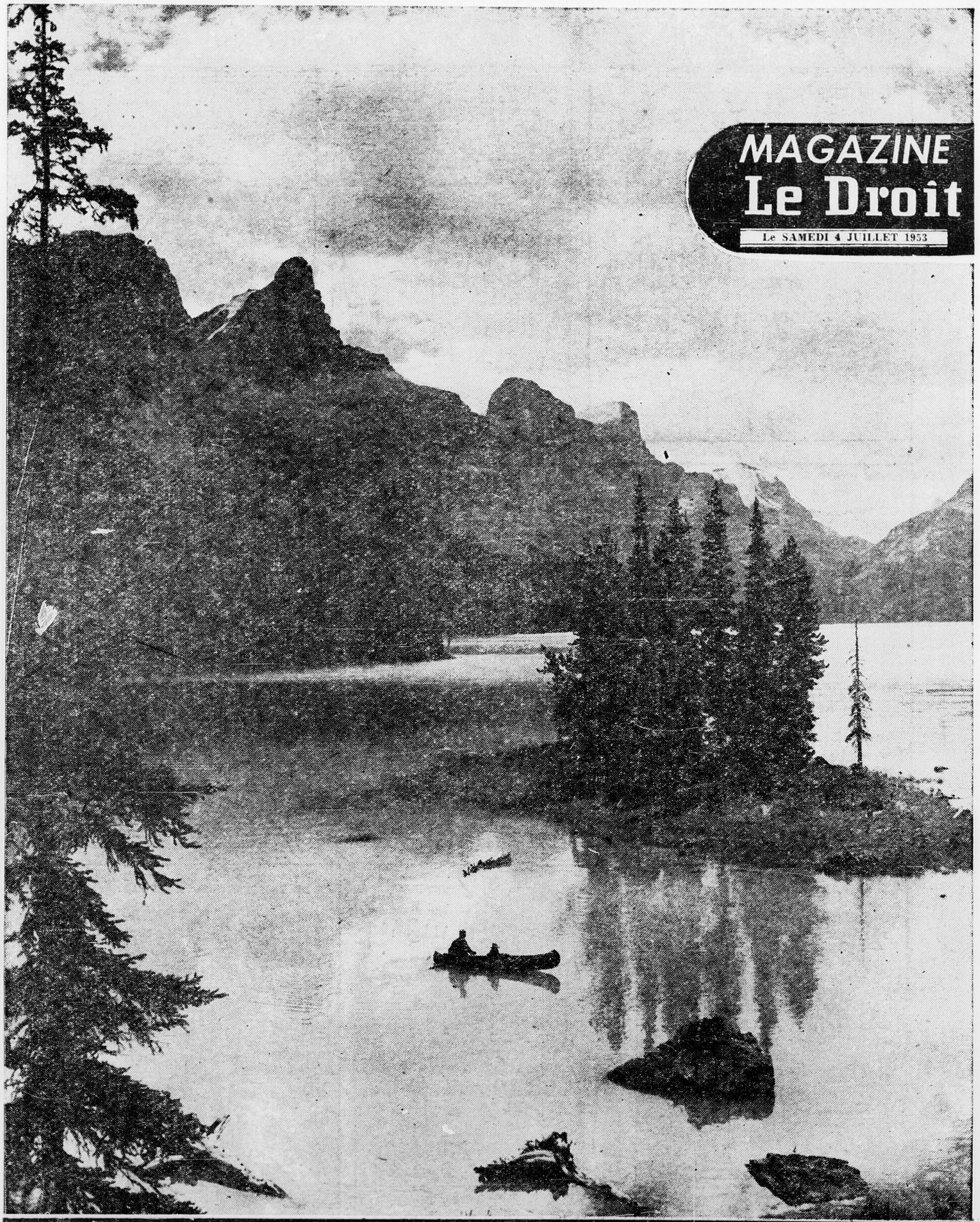
"VOUS N'AURIEZ PAS UN CHEVEU BLOND A ME DONNER? JE VEUX RENDRE MA FEMME JALOUSE!"

"CE QUI M'ETONNE DANS MON CAS C'EST QUE MES PILULES DE 75¢ ME FONT DEUX FOIS PLUS DE BIEN QUE CELLES DE $1.50!"



"COMMENT AIMES-TU CA? JE L'APPELLE POUR ME DEFAIRE D'UN RENDEZ-VOUS ET IL L'AVAIT COMPLEMENT OUBLIE!"

MAGAZINE
Le Droit
Le SAMEDI 4 JUILLET 1953



...au lac Maligne

(Voir page 11)

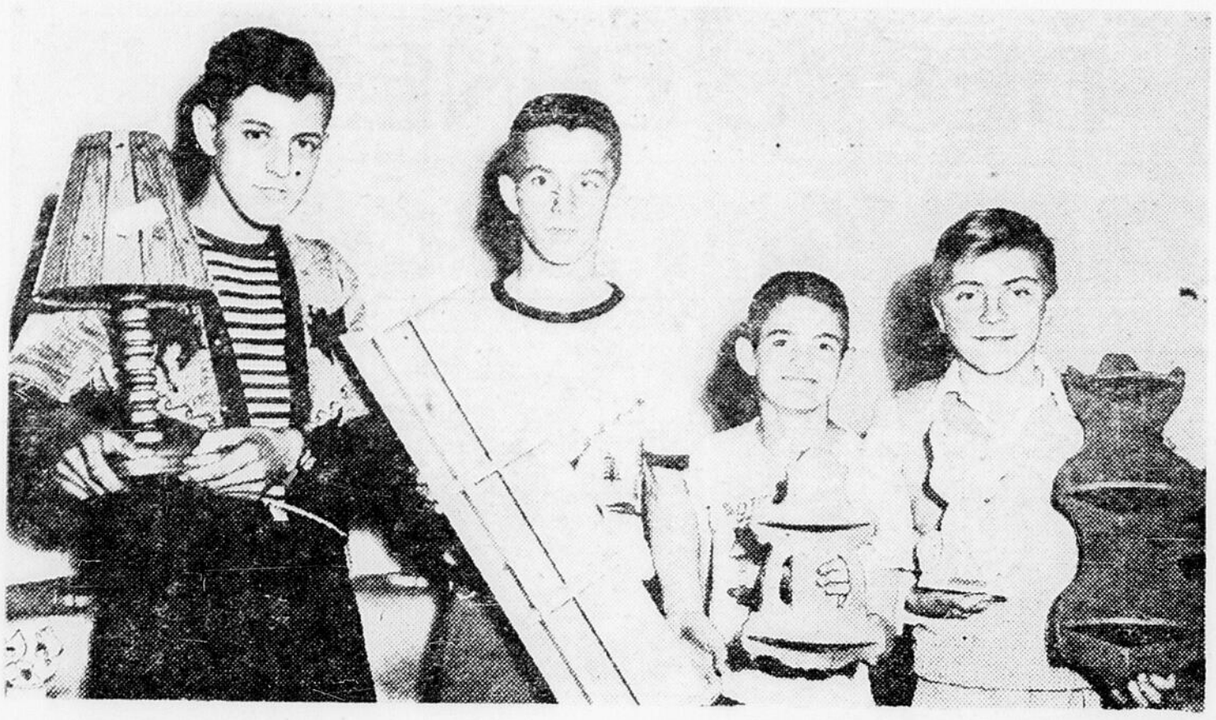
Le FANTOME

PAR

LEE FALK

et

WILSON McCOY



(Photo "Le Droit" — par Pierre Normandin)

ECOLE BREBEUF—Les élèves de l'école Brébeuf exposaient récemment leurs travaux d'art manuel. Plusieurs de ces jeunes ont un talent remarquable qui ne demande que de se développer sous la direction de professeurs compétents. De gauche à droite: Gérald Duguay, élève de 7e année; Roger Goode, élève de 7e année; Jean Gravelle, élève de 7e année; Donald Forget, élève de 8e année. Ces élèves montrent ici leur oeuvre maîtresse. Leurs professeurs de travaux manuels sont MM. Rolland Durocher et Romuald Carrière.

Sportoriettes

Revue rétrospective

Par Rosaire BARRETTE

Quand fut inauguré le yachting sur glace à Sainte-Anne-de-Bellevue

C'est la jolie municipalité de Sainte-Anne-de-Bellevue qui a l'honneur d'avoir été le théâtre du premier concours de yachts sur glace dans la province de Québec.

A la fin du siècle dernier, ce sport d'élite jouissait d'une réelle vogue aux Etats-Unis. Un grand nombre de sportsmen le pratiquaient avec un enthousiasme qui allait toujours grandissant. Aussi les amateurs de là-bas purent-ils, à maintes reprises, assister à des courses dont l'intérêt ne le cédait en rien aux autres épreuves athlétiques.

Un tel succès ne pouvait manquer d'avoir des répercussions au Canada, et stimuler l'esprit d'entreprise et l'initiative des promoteurs et magnats.

En 1900, M. J.-L. Lafleur, un des plus réputés organisateurs sportifs de Montréal, conçut le projet d'implanter ce sport dans notre pays, et principalement dans la province de Québec. De concert avec d'autres personnages influents, il rallia de populaires yachtsmen sous sa bannière, et, en quelques jours, ce qu'il avait conçu devenait une réalité qui constitua une belle page dans l'histoire sportive de la région.

En effet, le 22 février, dix yachts s'alignaient sur le lac Saint-Louis, en face de Sainte-Anne-de-Bellevue, pour participer au premier tournoi de ce genre dans la partie est du Dominion.

Les concurrents étaient M. James Paton, de Lakeside, membre du Royal St. Lawrence Yacht Club; MM. Napoléon Charbonneau et François Lefebvre, de Pointe-Claire; MM. E. E. Kent, Raoul Pilon, Avila Vallée, Georges Vallée, E. Caron, P. Gauthier et Xavier Lague, tous de Sainte-Anne-de-Bellevue.

M. Eméry Lalonde donna une coupe qui devait être disputée annuellement. Ce superbe trophée, dont la valeur était considérable, était bien digne du mérite et du rang des participants, qui tous étaient des sommités des endroits ci-dessus mentionnés.

La température était vraiment idéale pour une telle réunion, et les propriétaires de yachts, qui aspiraient au trophée constituant l'emblème du championnat, ne pouvaient se lancer dans de meilleures conditions.

Il faisait un vent de quinze milles à l'heure. On avait établi sur la surface glacée un parcours triangulaire de six milles. Il s'agissait pour le vainqueur de traverser la ligne d'arrivée deux fois avant ses adversaires.

Quand les frêles esquifs se mirent en mouvement sous le souffle de la brise, des acclamations éclatèrent parmi la foule compacte qui s'était rendue sur les lieux. Tous ces gens, que cette nouveauté enchantait, éprouvèrent les sensations les plus variées au fur et à mesure que se déroulait la course. Nombreux furent les paris, et tous passèrent là des heures agréables.

Ce fut M. Raoul Pilon qui se classa premier. Il fut officiellement déclaré vainqueur par les juges, qui étaient MM. Eméry Lalonde, J.-L. Lafleur, J.-O. Gauthier, Ferdinand Pilon, Alphonse Montpetit et Ludger Pilon.

Le premier champion de yacht sur glace fut l'objet des plus chaleureuses félicitations de la part de tous. On le conduisit en triomphe jusqu'à l'hôtel Clarendon, où l'on trinqua en son honneur. Puis, à sept heures du soir, eut lieu un grand banquet qui réunissait tous les sportsmen et hommes d'affaires de Vaudreuil jusqu'à Montréal. Plusieurs noms bien connus de la Métropole assistèrent aussi à ces agapes, au cours desquelles la coupe fut présentée par le donateur au héros de cette journée inoubliable.

MM. N.-F. Duquette et U.-H. Dandurand, de Montréal, prononcèrent des allocutions fort spirituelles et offrirent en plus des cadeaux personnels à l'heureux gagnant, qui fut invité à assister, la semaine suivante, à une mascarade monstre à la patinoire du Club Montagnard.

M. Pilon reçut des messages de félicitations du Lake Placid Yacht Club, ainsi que de ceux de Détroit, des Finger Lakes, de Buffalo et d'ailleurs. Les directeurs du Toronto Yacht Club l'invitèrent à un grand gala dans la Ville-Reine, mais les circonstances ne permirent pas à notre compatriote de se rendre aux désirs des sportsmen d'Ontario.

Un grand journal montréalais publia la semaine suivante des détails complets sur cette innovation sportive. On pouvait y lire et étudier les plans et devis relatifs à la construction d'un yacht sur glace, et, à compter de ce jour, on put voir ici et là nombre de ces légères embarcations sur différentes nappes glacées de la province.

Les amateurs de Sainte-Anne-de-Bellevue venaient de faire école; ils ne tardèrent pas à constater qu'ils avaient des élèves capables de profiter de la belle leçon donnée par un beau jour d'hiver, en l'an de grâce 1900.

Photo de la page 9

Les lecteurs du présent Supplément du "Droit" trouveront en page frontispice le magnifique paysage qu'offre le lac Maligne, au parc national Jasper, dans les Rocheuses. Cette photo est une courtoisie du National-Canadien.

Le Droit interroge ses lecteurs:

Votre avis?

. . . sur les travaux manuels dans les écoles? . . .

Enquête de: LUCIEN QUINTY
Photos de: PIERRE NORMANDIN

Donald Forget
8e année, école Brébeuf

"Je trouve que nous en avons suffisamment, nous autres de la huitième année." C'est l'opinion du jeune Forget, qui ajoute: "Nous passons tout l'après-midi à l'atelier et, franchement, les trois heures que nous avons pour travailler suffisent à nous permettre de terminer une pièce commencée."

Michel Major
7e année, école Guigues

"Je vous réponds tout de suite qu'il nous faudrait plus d'heures par semaine pour les travaux manuels", me répond Michel. "Si vous saviez combien il y en a qui jettent leurs pièces à peine commencées parce qu'ils trouvent décourageant le fait de ne devoir les compléter que dans un intervalle trop long."

Claude Marleau
7e année, école St-Charles

Claude, lui, voit la chose d'un oeil indifférent. "Nous avons toujours eu une partie de l'avant-midi pour travailler à l'atelier. Il se peut que ça reste ainsi ou que tout l'avant-midi nous soit donné. Pour moi, je n'ai aucune préférence spéciale, car je travaille assez lentement et, de toute façon, je n'ai jamais le temps de finir mon ouvrage."

Roger Lévesque
8e année, école St-Charles

"Il y a eu une amélioration ici, cette année, car nous avons maintenant tout un après-midi de travail à l'atelier. L'an dernier, on ne nous donnait qu'une heure et ça ne valait pas la peine. Nous étions obligés de laisser un morceau inachevé et le reprendre la semaine suivante. Je trouve ça beaucoup plus profitable, cette année."

André Gravel
7e année, école Guigues

D'après André, les travaux manuels à l'école développent l'initiative en apprenant "à se débrouiller tout seul et à se servir de ses mains". "Aussi, déclare-t-il, je crois sincèrement que quatre ou cinq heures de plus par semaine ne seraient pas de trop pour nous laisser le temps nécessaire à la construction de pièces plus grosses."

Gilbert Houle
7e année, école Brébeuf

Gilbert voudrait plus de temps consacré aux travaux manuels. "Nous devrions avoir plus de temps pour travailler à l'atelier. On ne donne qu'une heure par semaine et, vraiment, ce n'est pas assez. Mes compagnons vous diraient la même chose que moi, c'est-à-dire qu'une heure, c'est trop court lorsque nous devons terminer une pièce commencée..."

LE COIN DES JEUNES

UN PROBLÈME BIEN RÉSOLU

On a tous les jours sous les yeux des exemples où le courage, la ténacité, l'endurance valent au vainqueur d'une course des prix convoités. Mais voici l'histoire d'une course qui se fit... à l'envers.

Un père en mourant avait laissé à ses deux fils un testament par lequel il donnait sa fortune à celui des deux dont le cheval arriverait le dernier dans une course entre deux villes. C'était donc une épreuve de...lenteur. Et voilà nos deux frères, montés sur leurs plus piteuses montures, qui se mettent en route de grand matin pour entreprendre leur course. Aussi lentement qu'ils allassent, ils ne purent éviter d'arriver en même temps à une auberge sise à environ à mi-chemin de leur but. Ils y descendirent pour se restaurer et y perdre le plus de temps possible, chacun surveillant l'autre pour se laisser distancer. A l'aubergiste qui les servait et s'étonnait de les voir si peu pressés, ils expliquèrent le but de leur voyage. L'aubergiste se gratta la tête un moment puis, se penchant soudain sur les deux frères, leur souffla trois mots. Mais ces trois mots eurent l'effet d'une bombe, car voilà nos deux frères qui se précipitent dehors, sautent à cheval et, à bride abattue, s'élancent sur la route.

Pouvez-vous imaginer quels mots l'aubergiste avait dits aux deux frères pour qu'ils changent aussi rapidement de tactique ? (Rép. dans cette page).

Deux timbres des iles Samoa de l'ouest, montrant une scène dans les îles et un blason; un timbre de la Hollande, pour le 300e anniversaire de l'établissement de Capetown par l'explorateur Jan Van Riebeeck. En bas, un timbre d'Autriche pour le Jour du Timbre; un timbre de la Croix-Rouge de Finlande (semi-postal) montrant le maréchal Mannerheim; un timbre de la république de San Marino, marquant le 500e anniversaire de la naissance de Christophe Colomb.

UNE ANECDOTE AMUSANTE

M. Grévy, à sa passion bien connue pour la chasse et le billard, joignait une ferveur gourmande à l'égard du café. Mais il exécrait les mauvais fusils, les mauvais billards et les... infusions de chicorée.

Certain jour, avant son élection à la présidence de la République il avait, en compagnie d'un ami, parcouru, dès l'aube, les plaines gibo-yeuses. Nos deux chasseurs arrivèrent dans un petit village de la Beauce et alléchés par une enseigne de café qui représentait deux queues de billard croisées au-dessus de trois boules, ils entrèrent dans l'établissement.

Grévy essaya les bandes et les trouva suffisantes.

— "Que prennent ces messieurs ? interrogea la servante.

— "Un instant ! répondit Grévy. Avez-vous de la chicorée ?

— "Oui, Monsieur.

— "Veuillez m'apporter tout ce que vous avez.

La bonne revint avec cinq ou six paquets, qu'elle déposa devant les chasseurs.

— "C'est tout ce que vous avez dans la maison ?

— "Je n'en ai plus un grain...

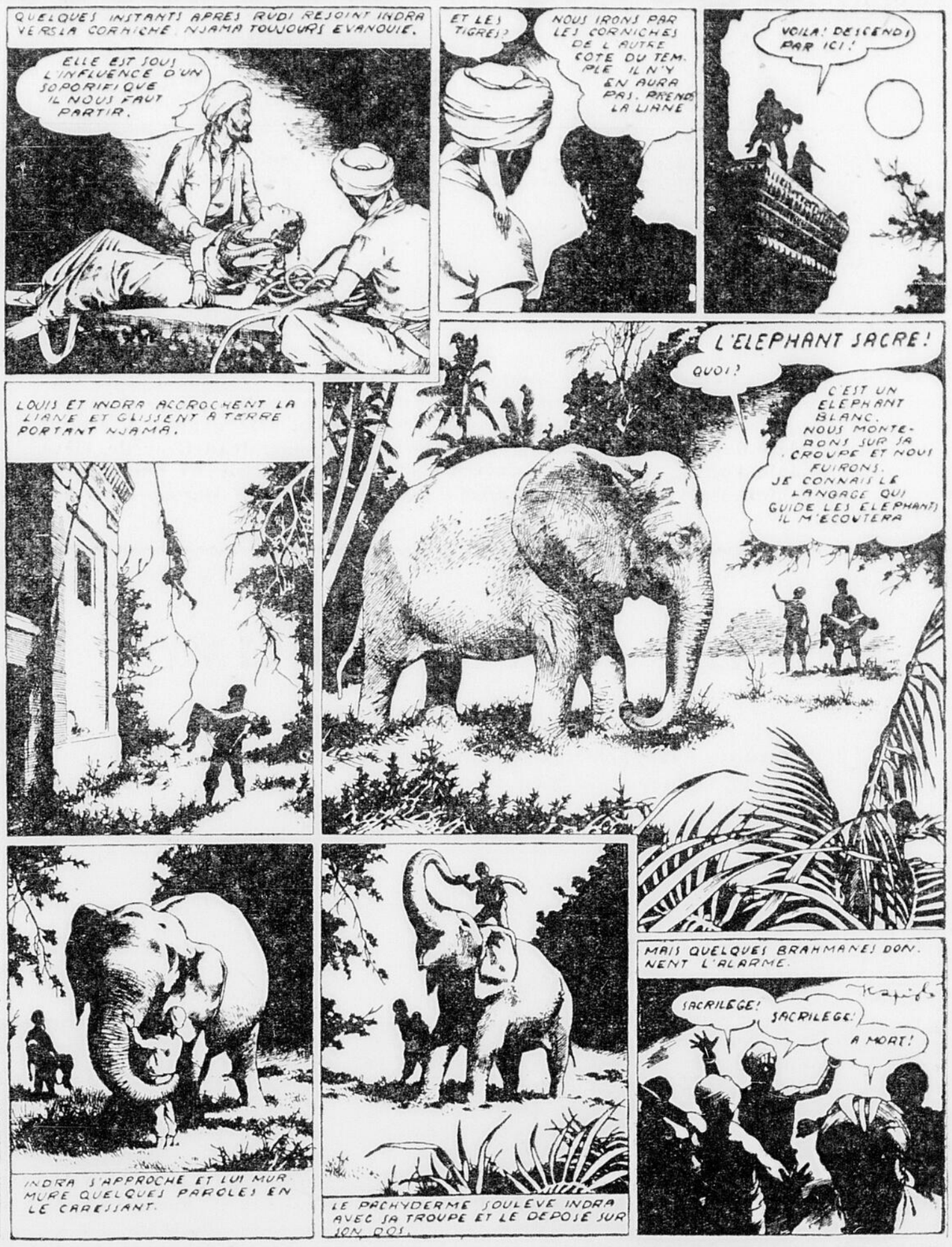
— "C'est bien ! dit Grévy. Maintenant, faites-nous deux tasses de café... sans chicorée !

Et il commença sa partie de billard.

REPONSE

Il leur avait dit: "Changez de cheval".

L'ELEPHANT SACRE — DEUXIEME EPISODE

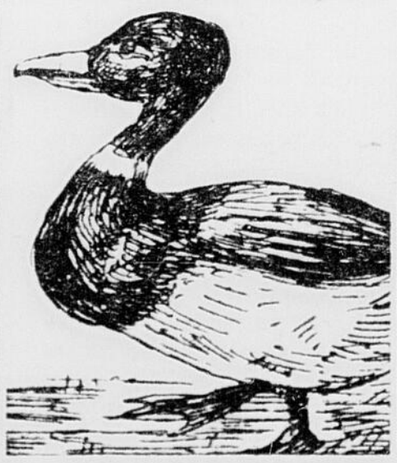


LES PATTES PALMÉES DES CANARDS

Tout le monde sait qu'un canard a les pattes palmées, c'est-à-dire que les trois doigts antérieurs de cet oiseau (qui, comme tous les oiseaux, n'en a que quatre) sont réunis par une membrane. Les mouettes aussi ont les pattes palmées, et également un certain nombre d'autres oiseaux tous aquatiques. Si un enfant demande à l'auteur de ses jours: "Papa, pourquoi que les canards ont des peaux aux pattes ?" le papa répondra sûrement : "C'est pour mieux-nager, mon enfant".

Eh bien, il semble que ce soit faux et que les palmures des palmipèdes leur soient absolument inutiles quand ils nagent.

Remarquons d'abord que pas mal d'oiseaux aquatiques ont les doigts libres. Par exemples les poules d'eau, qui pourtant sont d'excellentes nageuses. C'est une indication que d'avoir une membrane entre les doigts de pieds n'est pas indispensable pour faire du sport nautique. Mais surtout observons un canard quand il nage dans un ruisseau. Nous constaterons que lorsque ce volatile rejette, pour progresser, ses pattes en arrière, il ferme les doigts. Par conséquent la membrane qui se trouve entre ceux-ci ne saurait lui servir de point d'appui. Imaginez-vous des rames de bateau ainsi construites qu'elles se fermeraient comme un parapluie quand le rameur appuierait sur elles ?...



D'autre part, il suffit de regarder un canard ou une mouette se déplaçant sur l'onde pour constater qu'ils ne sont pas de bons nageurs: ils vont lentement et s'arrêtent constamment pour plonger. Lorsque ces oiseaux veulent accomplir de longues randonnées, ils ne nagent pas, ils volent ; car ils sont bons voiliers. Bien entendu nous faisons allusion ici en ce qui concerne les canards, aux canards sauvages, car les canards domestiques, alourdis par la vie civilisée, ont perdu de leur entraînement.

Alors se pose cette lancinante question : Pourquoi les canards et autres palmipèdes ont-ils des pattes palmées ?

On peut offrir cette explication. Il est de notoriété publique qu'un canard, quand il marche, marche... comme un canard, très lourdement en balançant son arrière-train d'une façon pittoresque, mais assez peu élégante. Visiblement ses pattes palmées le desservent sur ce que les marins appellent le plancher des vaches. Ces membranes aux pieds n'auraient-elles pas été imaginées par la nature, en définitive par le Créateur, pour inciter cet oiseau à marcher le moins possible sur terre pour l'obliger inconsciemment à fréquenter l'eau où il rencontre les bestioles dont se compose son alimentation naturelle ?... Car une déficience apparente peut être utile, et même nécessitée par un genre de vie. Il est avantageux par exemple pour une taupe d'être aveugle, en raison de son existence souterraine dans l'obscurité continuelle. Il est avantageux qu'un cheval n'ait qu'un doigt à chaque pied au lieu de cinq comme tout le monde, parce que le cheval est un coureur, et qu'on court d'autant mieux que la surface de frottement des pieds avec le sol est plus réduite. Il est donc avantageux pour un canard de mal marcher à terre, car cette infirmité le porte à se mettre à l'eau, son milieu naturel.

M. M.

L'Oncle Jean vous invite au "Royaume des enfants"

COUP D'OEIL . . .

SOUS LES FEUX DE LA RAMPE

par Guy Beauine

A l'exemple de plusieurs grandes villes d'Europe, Montréal a maintenant son Festival de mai. C'est la Canadian Concerts and Artists Inc., et Hurok Attractions qui ont assumé les frais financiers de cet important événement musical qui, nous l'espérons, deviendra un tradition.

Dans l'amphithéâtre du Forum, réduit à une capacité de 6,500 sièges, de très beaux spectacles d'opéra, de ballet et des concerts symphoniques de qualité exceptionnelle viennent de se terminer.

C'était une aventure que de présenter ici, dans une salle aussi vaste, l'orchestre symphonique de Boston, sous la direction de Pierre Monteux, le Metropolitan Opera au complet, avec ses principaux solistes, son corps de ballet, son orchestre de quatre-vingts musiciens et enfin le London's Festival Ballet d'Anton Dolin.

Il est bien évident, malgré le soin que l'on a apporté à corriger l'acoustique du Forum, que cet amphithéâtre est une mauvaise salle de concert et de spectacles. Elle est cependant la seule rentable pour une telle entreprise et l'on s'en accommode puisque notre métropole n'a pas encore de salle convenable. Malgré les micros la voix se perd et la musique demeure grêle. Les ballets ne réussissent pas à créer une communion complète avec la salle, parce que le vaisseau est trop grand.

On dit en plusieurs milieux que le maire Houde, qui a inauguré de façon très solennelle ce Mai Musical et qui a été un des plus fervents spectateurs et auditeurs, aurait quelque intérêt dans l'entreprise de Canadian Concerts and Artists. Si cela est vrai cet intérêt réussira peut-être à nous donner enfin la salle que toutes les sociétés artistiques de Montréal réclament depuis tant d'années. Le Mai Musical trouverait ainsi un lieu digne de l'excellence de son programme.

On nous a assuré que Canadian Concerts and Artists, dont Nicolas Koudriatzef est le principal impresario, et Hurok Attractions avaient engagé la somme de $180,000 dans cette première fête musicale qui a débuté le 21 mai et qui s'est terminée le 6 juin. Malgré les foules nombreuses qui ont assisté au concert, à l'opéra et au ballet, les organisateurs auraient eu à combler près d'un quart de déficit. Evidemment il s'agit d'une première année et l'on a fait les choses royalement, mais il est bien à espérer que l'on ne se découragera pas. J'ai remarqué un grand nombre de gens d'Ottawa, de Hull et de la région au Forum. Nos concitoyens prennent de plus en plus l'habitude de se rendre à Montréal pour assister aux manifestations artistiques. Je connais plusieurs impresarios de la métropole qui comptent sur cette assistance de l'extérieur en préparant leur budget. Ils sont rarement déçus.

Il est regrettable cependant qu'un nombre deux ou trois fois plus considérable soit privé de ces concerts et de ces spectacles. Il est à craindre que si l'habitude des voyages organisés d'Ottawa à Montréal s'installe, le public de la capitale soit privé de manifestations artistiques et culturelles essentielles à sa vie intellectuelle et sociale. Les impresarios sont avant tout des hommes d'affaires. Or, on sait bien que les grands concerts symphoniques, les tournées d'opéra et les grandes tournées dramatiques sont rarement rentables à Ottawa parce que nos théâtres sont trop petits, parce que les cinémas exigent des prix de location exorbitants, parce que la manoeuvre coûte les yeux de la tête et qu'elle est inefficace, indisciplinée et souvent ignorante, et, enfin, parce que la masse de ceux qui assistent habituellement à ces manifestations est formée de fonctionnaires qui ne peuvent se permettre de payer un billet de plus de $2.50, quand il faudrait qu'ils les payent jusqu'à $4.00. Ainsi donc, les impresarios s'intéressent de moins en moins à Ottawa quand il s'agit de faire voyager un spectacle ou un concert extraordinaire. Maintenant que le public de la capitale prend l'habitude de venir à Montréal il se peut très bien qu'on trouve une solution à ce problème le plus tôt possible.

Ottawa a déjà son Canadian Repertory Theatre, ses chorales, sa Philharmonique et son exposition qui suscitent beaucoup d'intérêt à Montréal. Il serait temps peut-être que la capitale ait son propre festival artistique. Dans un cadre aussi attrayant que le sien il est inconcevable qu'il n'y ait pas encore d'événement du genre. Je suis certain que la chose est possible et qu'elle aurait le plus grand des succès.

Il n'y a pas de honte à copier ce qui se fait ailleurs quand ce qui se fait est d'excellente qualité. Pourquoi Ottawa ne pourrait-elle pas réussir à créer un centre de renouvellement artistique quand la petite ville de Stratford (Ontario), qui ne compte que 19,000 âmes, vient de réussir? Quand Aix-en-Provence (38,000 habitants) et Prades (4,813 habitants) et Avignon (57,000 habitants) ont soulevé l'intérêt du monde entier?

Voilà les réflexions que je fais en songeant au vif succès du premier Mai Musical de Montréal. Puissions-nous bientôt être convoqués au premier Festival de Mai d'Ottawa.

Votre santé

LES BRULURES D'ESTOMAC

PARIS (Spécial au Droit) — Il s'agit ici, d'un symptôme très fréquent et fort pénible. Le plus souvent, les individus qui en sont affligés les ressentent tout de suite après les repas, plus rarement une demi-heure à une heure plus tard. Contrairement aux crampes, les brûlures sont plutôt augmentées que calmées par l'alimentation. Par leur répétition, elles rendent la vie désagréable.

Ce signe est parfois isolé, parfois au contraire associé à une aérophagie douloureuse (impression de plénitude gastrique avec ou sans renvoi de gaz), ou à des pituites (renvoi d'un liquide filant, surtout le matin à jeûn). Il s'accompagne assez rarement de vomissements.

Contrairement à l'opinion courante, les brûlures ne sont pas forcément dues à un excès gastrique et, inversement, l'excès d'acidité, comme on le voit dans les ulcères gastriques, ne cause pas toujours des brûlures (mais des crampes). La brûlure ne sera guérie que pour autant que sa cause sera décelée et corrigée.

Dans un petit nombre de cas, les brûlures peuvent être le signal d'alarme d'un cancer de l'estomac. Aussi, nulle brûlure, en apparence anodine, ne doit être traitée par le mépris. En fait, dans la majorité des cas, les brûlures d'estomac dépendent d'une gastrite, c'est-à-dire, d'un état inflammatoire de la muqueuse de l'estomac. Or celui-ci, comme la peau, est ainsi fait qu'il répond à toutes les sollicitations toxiques ou infectieuses. Et de même que l'urticaire donne une sensation de brûlure de la peau, il existe des "urticaires de l'estomac."

Les causes en sont multiples. La mauvaise hygiène alimentaire en est une essentielle. Tous les sujets qui mangent trop vite, en mastiquant mal, soit par paresse, soit parce qu'ils sont édentés, qui mangent trop, qui mangent à des heures irrégulières, sont véritablement candidats aux brûlures de l'estomac.

La qualité même des aliments importe au plus haut point. Sont particulièrement nocifs les mets brûlants ou glacés, les aliments trop épicés: trop de sel, trop de poivre, trop de piment, de moutarde, de vinaigre; les mets faisandés: gibier, charcuterie.

Le tabac est aussi un grand fauteur de brûlures. Mais c'est surtout l'alcool sous toutes ses formes, qui en est le plus grand pourvoyeur. La gastrite qu'il provoque est d'autant plus grave qu'elle entraîne une baisse de l'appétit. L'alimentation ainsi carencée est génératrice de lésions du foie, dont l'aboutissant est la fameuse cirrhose.

L'aspirine est souvent la cause de brûlures. Elle doit donc être dissoute dans une large quantité d'eau. Donnent encore des brûlures: la créosote, les sulfamides, l'iode, la digitaline. Citons enfin les infections locales, dont les infections de la bouche (caries dentaires, amygdalite, les infections des gencives, les infections chroniques du nez) et les infections des voies digestives (entérite, appendicite, colite, cholécystite.)

J.-G. L.

LA VIE DE L'ESPRIT

Humanisme et actualités

par

Guy Sylvestre

Il n'est pas très fréquent que l'on publie chez nous des ouvrages qui traitent de grandes questions humanistes. Nous avons tout une littérature, surtout oratoire, qui nous rappelle incessamment que nous sommes des humanistes, que nous avons hérité du vieux patrimoine latin, que nous sommes des spiritualistes sur un continent matérialiste; mais il nous faut bien avouer que notre humanisme, notre spiritualisme ou notre héritage culturel latin ne sont guère féconds en oeuvres qui comptent. Quand nous étudions sérieusement un grand problème humain, nos sources sont étrangères; nous sommes encore des coloniaux intellectuels et notre patrie spirituelle est Rome, comme notre patrie linguistique est Paris. A cela il n'y a rien à redire, au contraire; mais l'important est de ne pas l'oublier et de ne pas aller nous imaginer, comme certains l'ont fait encore récemment, que nous pouvons nous passer de tout le monde et trouver chez nous toute l'alimentation nécessaire à notre vie de l'esprit.

La publication de **la Manifestation de l'Occident** par le professeur A. Ch. de Guttemberg (Montréal, éditions Florus, 1952) est un fait à souligner. Il est rare que des études de cette qualité paraissent chez nous. Et cet ouvrage a le double mérite de nous faire revivre la formation de l'Occident et de nous faire réfléchir simultanément sur un problème très actuel, celui de la reconstitution d'une unité occidentale. Je suis un peu en retard pour parler de ce livre — Il date de quelques mois — mais il n'a rien perdu de son actualité, et je n'en ai achevé la lecture que ces jours derniers. C'est un livre qu'il faut lire lentement, attentivement, car il aborde une foule de problèmes et ne sacrifie pas à la facilité. Une "étude comparée des origines de la culture et des littératures européennes" ne se lit évidemment pas comme un roman, et le livre du professeur de Guttemberg mérite une lecture attentive.

L'auteur a voulu se maintenir en dehors des compétitions nationales et de tout parti pris en étudiant son sujet, et cela seul est déjà un véritable enseignement. En effet, en étudiant les origines littéraires des nations européennes modernes d'après les cadres nettement nationaux, on fausse complètement la nature du problème. Car on ne saurait nier que les nations modernes, telles que nous les connaissons aujourd'hui, n'existaient pas au moment où les principales littératures européennes modernes se sont formées. Gilson rappelait récemment que parmi les grands docteurs de l'Université de Paris au XIIIe siècle, il n'y avait pas un seul français. C'est qu'à l'époque il y avait une chrétienté, une Europe en voie de christianisation, et que tous ces chrétiens d'Europe se sentaient beaucoup plus unis par leurs aspirations communes que divisés par leurs allégeances nationales propres. Aussi, pour étudier les origines des littératures européennes modernes, il faut étudier les premières oeuvres de tous les peuples européens et, ce faisant, on est amené à constater qu'il y avait dans toute l'Europe d'alors des thèmes essentiels qui se retrouvaient partout, comme il y avait des similitudes linguistiques chez tous les indo-européens. A cette époque-là, il n'y avait pas, à proprement parler, de culture française, de culture anglaise, allemande, italienne ou autre; il y avait une culture européenne et chrétienne qui cherchait à se définir et qui, partout en Europe, était substantiellement la même. Il y avait une Europe, il n'y en avait plus récemment mais aujourd'hui on cherche à la refaire. L'opération réussira-t-elle? c'est le secret de l'avenir. Mais il est certain qu'en cherchant à reconstituer son unité — sans détruire évidemment les particularismes aussi légitimes qu'inévitables — l'Europe ne cherche pas à mettre en oeuvre une idéologie nouvelle, à matérialiser une aspiration artificielle, mais tout simplement à retrouver cette âme d'autrefois qui lui conférait sa vie propre avant l'avènement des nationalismes.

On voit comme le livre du professeur de Guttemberg, tout en étudiant les origines des littératures européennes, rejoint nos préoccupations actuelles. C'est un fait que l'Europe cherche à réaliser son unité perdue, et cela n'est pas une pure question académique. C'est une question d'une haute actualité — nos journaux nous le rappellent sans cesse — et c'est un problème, ou plutôt un faisceau de problèmes qui touchent à la politique et à l'économie, à la culture et à tous les grands aspects de la vie sociale. C'est aussi une question qui nous touche nous-mêmes à deux titres: d'abord parce que nous avons les mêmes origines culturelles que les nations européennes modernes, puis parce que le problème de l'unité européenne nous atteint dans la mesure où notre destinée canadienne est liée à celle de l'Europe. L'humanité ne pourra survivre que si elle sait trouver des raisons de vivre qui dépassent les purs intérêts nationaux et, que nous le voulions ou non, notre sort est lié à celui des autres peuples. L'ère des nationalismes étroits est close, il faut que les hommes se découvrent frères s'ils veulent survivre. Il faut que l'idée chrétienne rende au monde son unité, comme elle à donné à l'Europe médiévale son unité. En nous rappelant comment cette unité s'est réalisée, et comment elle s'est exprimée dans les premières oeuvres littéraires de l'Europe moderne, le professeur de Guttemberg nous rappelle des exemples à imiter, des écueils à éviter, des idées à accomplir.

LE film "Hans Christian Andersen", de Samuel Goldwyn a tenu l'affiche d'un cinéma local pendant quelques jours, il y a peu de temps. Les opinions sont fort partagées sur la qualité de la pellicule en couleur. Mais tous ceux qui ont assisté à l'une ou l'autre des représentations du film s'accordent à dire que la musique en est excellente.

Le film n'est peut-être pas une biographie fidèle du grand poète danois. Goldwyn ne le prétend pas d'ailleurs. Mais les interprètes font vite oublier les écarts de la version cinématographique de Hans Christian Andersen.

Et depuis, les studios Decca ont immortalisé huit des principales pièces musicales du film, sur une gravure microsillon dont la vedette est Danny Kaye lui-même, secondé par l'orchestre fort populaire de Gordon Jenkins et, dans la chanson No Two People, par l'actrice Jane Wyman.

Dans le film tout comme sur le disque (Decca DL-5433), Danny Kaye prouve qu'il est l'un des acteurs les plus talentueux, les plus versatiles. Dans la chanson Anywhere I Wander en particulier, il prouve qu'il peut être chanteur sentimental, romantique, aussi bien que comédien professionnel.

La gravure présente en plus Thumbalina, Wonderful Copenhagen et The Ugly Duckling, chansons dont le succès a été fort appréciable sur la parade des chansons préférées de l'heure, ainsi que I'm Hans Christian Andersen, Inchworm et The King's New Clothes.

La musique et les paroles de ces huit pièces sont de l'auteur Frank Loesser.

— O —

Un autre comédien de l'écran a prouvé récemment qu'il pouvait chanter et plaire, tout autant que provoquer les rires. La vedette du film "I Love Melvin", Donald O'Connor, remporte présentement un succès enviable avec son interprétation de I'm Walking Behind You, accompagné de l'orchestre de Harold Mooney. Au revers de la gravure (Decca 28692), on peut entendre une chanson originale de rythme un peu plus entraînant, Crash!

A la même enseigne, les amants de la musique de style "western" seront servis à souhait par la gravure I Couldn't Keep From Crying, des duettistes Jack et Daniel, assistés des Sourwood Mountain Boys. L'envers, Knothole, est de même style (Decca 28681).

La voix du "crooner" a peut-être changé, depuis quelques mois surtout, mais Bing Crosby jouit toujours d'une grande popularité. A tel point qu'un club d'admirateurs recrute chaque jour de nouveaux membres dans la Capitale et toute la région. Sur sa dernière gravure Decca (28683), Crosby chante There's Music In You, du film M.G.M. "Main Street to Broadway", et I Love My Baby (My Baby Loves Me). L'orchestre de John Scott Trotter, comme toujours, et les Rhythmaires de Jud Conlon, assistent parfaitement bien Bing.

L'ensemble Camarata est l'un des orchestres qui jouent les plus belles adaptations de pièces modernes. Des studios Decca, nous parvient le dernier enregistrement de ce fameux ensemble, All I Desire et Return To Paradise, des films de mêmes noms. De la musique vraiment tranquille et sentimentale. (Decca 28714).

Depuis que le chef-d'oeuvre "Limelight" de Charlie Chaplin a quitté l'affiche d'un cinéma d'Ottawa, il y a quelques semaines, nombreux sont ceux qui ne cessent de fredonner la chanson thème du magnifique film anglais. L'orchestre de Victor Young vient de mettre sur disque Decca le populaire Terry's Theme, dû à la plume de Chaplin lui-même. Au revers de la gravure (28735), on peut entendre Love Is For The Very Young, thème du film à succès "The Bad And The Beautiful". Le solo, sur cette deuxième pièce, est de Carl Prager.

Bill Kenny, associé avec les Ink Spots comme soliste dans la plupart de leurs interprétations, chante sur sa dernière gravure Decca, Who's To Blame et I Keep Thinking of You, deux pièces fort bien adaptées à sa voix. L'orchestre de Sy Oliver accompagne Kenny (Decca 28677).

B. L.

— O —

Les amateurs de disques, toujours aux prises entre leur amour de la musique et les ressources de leur portefeuille, auront maintenant l'occasion, avec la nouvelle série "ENTREE" de COLUMBIA, d'établir un juste équilibre entre ces deux facteurs. Sous le nom d'"ENTREE" Columbia met à la disposition du public des enregistrements LP tirés de son catalogue américain et anglais. L'idée n'est pas nouvelle car Decca et London ont déjà des séries à prix modiques. Cependant, Columbia offre un vaste champ et choix d'artistes. Il va sans dire que les symphonies et les oeuvres les plus populaires du répertoire sont à l'affiche. Le grand avantage de cette série, à notre point de vue, est surtout de nous permettre d'obtenir des gravures faites en Europe et non disponibles jusqu'ici en Amérique. C'est le cas d'une excellente gravure, du "Prélude Chorale et Fugue" de César Franck, enregistrée par Witold Malcuzinsky.

FRANK PRELUDE CHORALE ET FUGUE — CHOPIN: Sonate no. 2 en si bémol mineur — Witold Malcuzinsky, pianiste — COLUMBIA RL-3031.

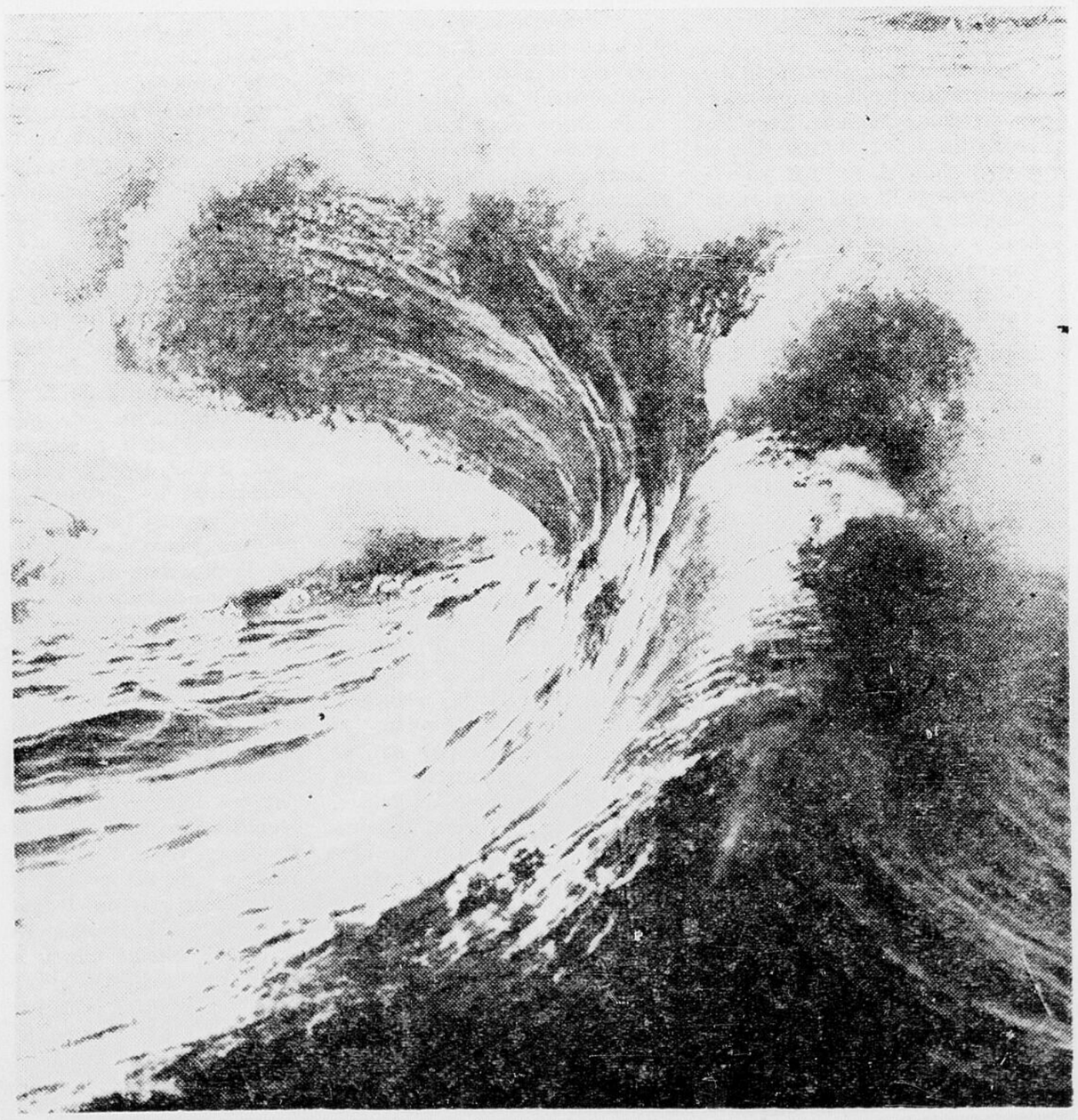
Les bons enregistrements du Prélude Chorale et Fugue de Franck ne sont pas tellement nombreux que celui de M. Malcuzinsky n'apporte une amélioration à la situation sans la résoudre complètement. M. Malcuzinsky ne manque pas de panache comme on sait, de brio et de poésie. La gravure actuelle met aussi en valeur une belle touche et, chose importante, un piano velouté. L'oeuvre du père Franck requiert aussi de la grandeur et de la noblesse, qualités présentes dans l'interprétation de Malcuzinsky, en grande forme ici. Une seule chose manque pour combler nos désirs: de cette ferveur mystique particulière à Frank. Il est à souhaiter que Columbia, qui a sous contrat Gieseking, nous donne sa version du grand tryptique. En attendant, celle de Malcuzinsky, très sonore, demeure la plus satisfaisante. Quant à la Sonate de Chopin, vigoureusement projetée, et sans lyrisme excessif, les admirateurs de Malcuzinsky, qui la lui ont entendu jouer souvent en concerts, ne seront pas déçus. La prise de son, faite en Angleterre, est un baume pour l'oreille.

— O —

RIMSKY-KORSAKOFF Sheherazade — Leopold Stokowsky et l'orchestre Philharmonia de Londres — VICTOR LM-1732.

Stokowsky retourne à ses anciennes amours et avec quelle volupté! N'avait-il pas enregistré pour Victor, à ses tout débuts, (M-30 ou 35, enfin en bas de 50), la version musicale des Mille et Une Nuits. L'orchestre Philharmonia remplace Philadelphie pour la circonstance et le Royal Festival Hall, l'Académie de Musique. Les méthodes modernes d'acoustique et d'enregistrement, bien connues de Stokowsky, lui jouent quelques tours. Intentionnellement ou non, les micros semblent avoir été placés à distance ce qui occasionne quelques pertes de volume mais non de clarté et de relief. Stokowski prend plaisir à faire ressortir langoureusement les divers soli pour bois et cordes. Le plus surprenant, c'est que les proportions en général n'en souffrent pas trop. Une chose certaine avec Léopold; on ne sait jamais quel tour il va nous jouer.

P. R.



"Choc de deux vagues" — Photo d'E. J. Jacobs, de San Francisco, Californie, primée par Graflex.

Le monde financier

...Et vos assurances ?

Qu'en savez-vous ?

Une importante revue publiait récemment les résultats d'une enquête menée auprès de 50 personnes au sujet des assurances. A ces gens on a posé les trois questions suivantes: 1 — Quel genre d'assurance-vie avez-vous? 2 — Quels sont les noms de la compagnie et de l'agent de qui vous avez acheté cette assurance? 3 — Avez-vous déjà lu votre police?

De ces 50 personnes, seulement 25 avaient une vague idée du genre d'assurance-vie qu'elles détenaient; les autres ne savaient même pas si elles possédaient une assurance ordinaire, industrielle ou collective. Seulement 20 personnes savaient le nom de leur agent et 39 connaissaient le nom de la compagnie qui leur avait vendu ces assurances. Ce qui est plus étonnant encore, une seule personne sur 50 déclara avoir lu sa police.

Cette enquête, menée par le "Monetary Times", indique bien combien peu les gens, en général, sont intéressés aux assurances qu'ils possèdent, bien qu'ils doivent payer régulièrement leurs primes. Cela étonne d'autant plus que les hommes, lorsqu'ils doivent payer pour quelque chose, tiennent généralement à savoir exactement ce qu'ils achètent, ce qui est tout naturel.

Cette personne unique, qui affirma durant l'enquête avoir lu au complet sa police, devrait nous servir de modèle.

"Certainement que j'ai lu ma police d'assurance-vie, a-t-elle déclaré avec une sincérité évidente. Je l'ai lue du commencement à la fin.

"Bien plus: j'ai lu aussi ma police d'assurance-feu, ma police d'assurance contre les accidents d'automobiles et mon contrat hypothécaire sur ma maison. Je ne prétends pas avoir compris chaque mot, mais quand j'ai douté de quelque chose, je me suis informé. Personne, d'après moi, ne doit s'associer à une chose qu'elle ne comprend pas, et la meilleure façon de bien comprendre le document d'un contrat quelconque est de le lire attentivement.

"Quant à mon assurance-vie, d'ajouter le monsieur, je sais ce que j'ai acheté et j'en suis complètement satisfait."

C'est ainsi que les 50 personnes auraient dû répondre. Après tout, lorsqu'on paye, on doit savoir ce qu'on en recevra.

Dollard SINCENNES

Guy Bastien

...un jeune violoniste, compositeur, de talent

Par Jean-Guy Des Chatelets

BUCKINGHAM, Ont. (D.N.C.) — Sorti d'une petite ville, il arrive qu'on va fort loin. Les hasards de la vie, la chance et plus souvent le talent en sont la cause.

Aller loin, tout là-bas, vers le pays de la célébrité, voila bien ce qui sera le lot de notre ami, Guy Bastien s'il continue. Et pourquoi ne continuerait-il pas? ... Du moins nous le lui souhaitons de tout coeur.

Faut-il d'abord vous faire connaître l'homme? J'hésite à prononcer ce mot: Bastien sort à peine de l'adolescence ... N'importe, prononçons-le, le temps passe si vite: demain, Guy sera en pleine maturité.

C'est un fils de la région outaouaise, puisqu'il a vu le jour à Buckingham, Qué. Né le 4 avril 1935, à un de ces moments de débâcle, où la Lièvre, descendant avec fracas des hauteurs des montagnes, charroyait dans ses flots tumultueux blocs de glace et bûches de bois. Et cela lui laissera dans les oreilles et dans l'imagination des tas de mélodies vives, en cascades, pleines de sonorité ... Mais n'anticipons pas!

Guy est l'aîné de sa famille. Son père est M. Laurencide Bastien, sa mère, Annette Gauthier. Il a successivement étudié au collège Saint-Michel de sa petite ville natale, puis à l'Ecole Technique de Hull. Il faut croire que les matières scolaires ne prenaient pas tout son temps et ne lui ont pas complètement desséché l'esprit, car la musique l'a toujours hanté ... et il a trouvé son meilleur passe-temps à la cultiver.

On trouvera ces notes biographiques très brèves peut-être. Mais, pourraient-elles être nombreuses, quand le personnage en cause n'a vécu lui-même que de courtes années? Les hommes heureux sont sans doute comme les peuples heureux: ils n'ont pas d'histoire. Peut-être y aurait-il moyen, à force d'indiscrétion, de trouver quelques espièglerie d'enfants ou d'écolier dans sa brève existence? Quel homme n'en trouve pas dans ses souvenirs d'enfance?... Et Guy est profondément humain, sensible, un peu rêveur.

Et j'en arrive avec ce mot à vous faire connaître le musicien. Quand on rencontre un virtuose, surtout s'il est jeune, la première question qu'on lui pose est celle-ci: "Depuis combien de temps étudiez-vous la musique?"

Sur ce point, Guy serait en peine de répondre ... ou ne le serait pas, selon le cas. Car, tout dépendrait de quel instrument on parle.

Le piano, Bastien ne l'a jamais appris, il l'a toujours su. Il n'avait que six ans que déjà, à peine plus haut que le tabouret sur lequel il s'installait, il faisait vibrer les cordes en harmonie et les faisait vibrer longtemps. Toutes les mélodies qu'il entendait à la radio ou qu'il voyait interpréter sous ses yeux, avec leur rythme caractéristique, avec leurs variations souvent compliquées, lui entraient en tête. Il avait ce qu'on appelle une mémoire musicale, un sens de musique inné.

Bien vite, Guy s'est lancé dans la composition personnelle. Si des inconnus qu'il entend, ont eu le droit d'avoir leurs inspirations sonores, de les jeter sur du papier à musique, de les imprimer, de les interpréter ou de les faire interpréter, pourquoi lui ne l'aurait-il pas? Quand on a de la voile à sa barque et que le vent est bon, pourquoi ne pas tenter de prendre le large et de voguer?

A date, il a à son acquit 51 pièces de musique populaire inédites. Il s'est même permis de se faire imprimer. Et on trouve aujourd'hui sur le marché une composition sentimentale dont le titre n'est pas sans signification pour un jeune de son âge: "Deux coeurs", et qui est signée de son nom. Les autres dorment dans les tiroirs, en attendant le moment propice à leur publication.

Vous dirais-je mes impressions sur cette musique? Je les ai caractérisées tout à l'heure par un rapprochement sur lequel je me permets de revenir: les cascades précipitées, tumultueuses de la Lièvre et les phrases musicales pleines de sonorité et d'élan de notre Guy. Le parallèle est frappant. Bastien n'écrit pas de cette langoureuse et délicate musique. Ce n'est d'ailleurs pas dans son tempérament. A voir ses harmonies et ses mélodies, on se rend compte que "le style, c'est l'homme". Sa musique est toujours rapide, précipitée, pleine. Et quand il l'interprète, on dirait qu'il se fait une gloire de la rendre rapide, sonore. Il joue, si je puis dire, à pleines mains, à plein piano. Et cela prouve que l'homme est aussi tout d'une pièce; et lorsqu'il se donne à une chose, il s'y donne tout entier.

Au piano, Bastien joue pour son plaisir autant que pour son perfectionnement. Il n'hésitera pas à prêter charitablement son concours à toutes les oeuvres qui le sollicitent. Mais, avant de paraître en public, il passera des heures et des heures à pratiquer, dans le salon familial, histoire de se tenir en forme, de se délier les doigts. Il lui arrivera d'interpréter les pièces des autres, mais bien vite, comme une planche qu'on plie et qui revient au naturel dès qu'on la lâche, il laissera les autres pour revenir à ... lui. Qu'il ait des auditeurs ou qu'il n'en ait pas, Bastien joue, des soirées entières. C'est son passe-temps, à l'âge ou d'autres se livrent au patin, au ski, à la balle-molle, au tennis selon les saisons. Mais, il lui arrivera de dérober une heure à sa musique pour se livrer au sport.

Sa caractéristique de musicien, c'est de travailler deux instruments de front. Et c'est bien pour cela que je disais tout à l'heure: Bastien sait-il seulement quand il a commencé à apprendre la musique? S'il s'agit du piano, il serait bien en peine de le dire.

S'il s'agit du violon c'est autre chose. Bastien le travaille aussi. Mais, cet instrument exige plus d'effort, d'application et d'étude. Le violon n'est pas inné en lui comme le piano.

En 1950-1951, il s'est présenté au festival de musique à Ottawa, classe intermédiaire et en est sorti avec le premier prix. Il est apparu de nouveau au même festival en 1952-1953 cette fois dans la classe solo senior, et il a mérité le second rang.

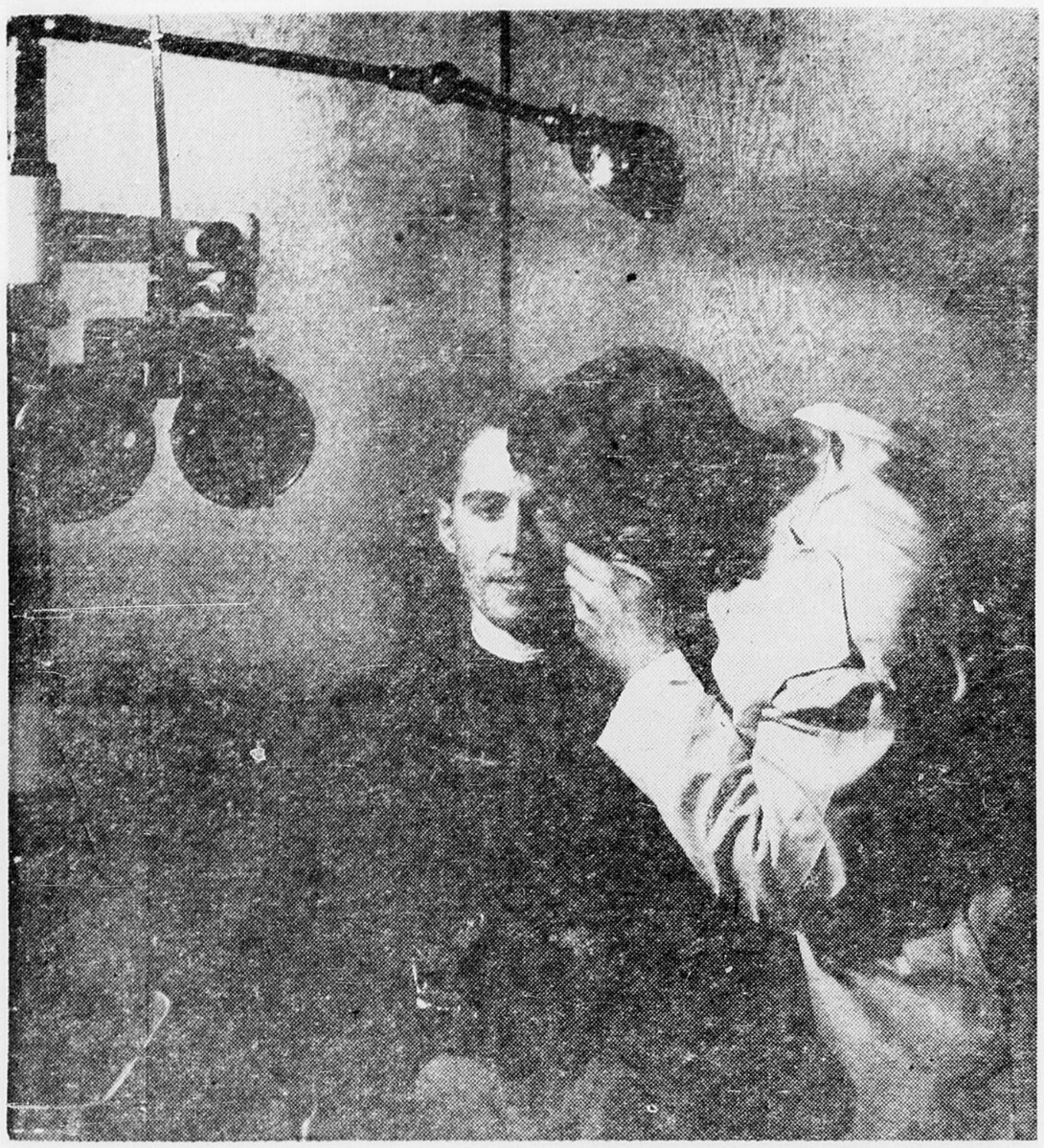
Et ceci prouve que si le violon ne lui est pas naturel comme le piano, il ne lui est tout de même pas étranger. Là aussi, Guy montre qu'il a du talent, beaucoup de talent ... et qu'il ira loin.

Quand je dis qu'il ira loin, je le présente comme ... future étoile. Bastien a des rêves, des ambitions. L'avenir dir. si tout cela était légitime. C'est déjà quelque chose de tenter, cela prouve qu'on n'est pas sans idéal. Il y en a tant que les sommets découragent avant même qu'ils entreprennent de les escalader. Ils ont du plomb dans l'aile; rien qu'à voir la cime, ils n'osent pas ... et ils n'arrivent à rien, faute d'essayer.

Guy n'est pas de cette trempe d'homme. Il est à travailler à la composition d'une pièce de piano dont le titre est assez énigmatique: "Improvisation". C'est un texte en trois mouvements. Et savez-vous ce que Guy entend faire de sa composition? Il veut la soumettre et se présenter avec elle au festival international (Canada-Etats-Unis) de musique qui se tiendra en 1954, à Toronto. Et encore, il n'est pas ambitieux: il ne voudrait que le premier prix!

Nous ne pouvons que dire: Bonne chance, Guy! Nous souhaitons que tu montes vers les étoiles!

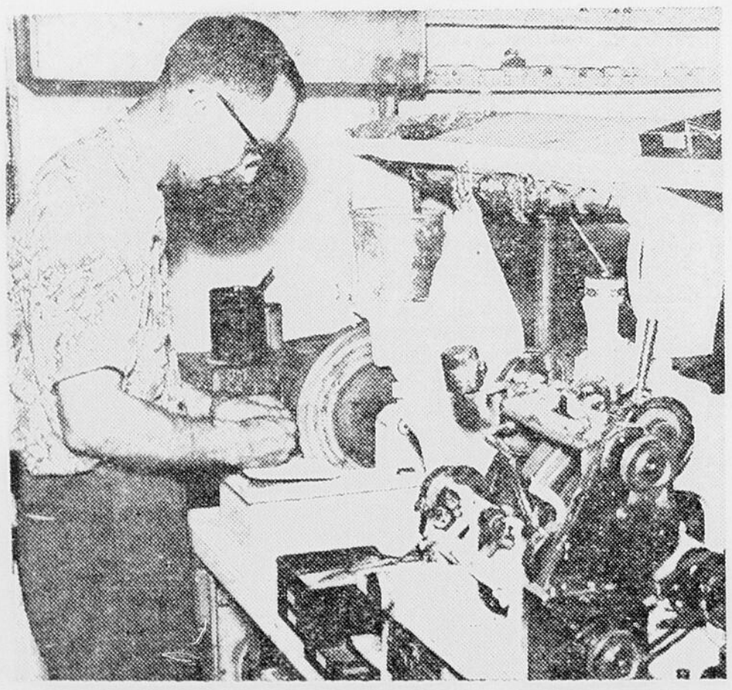
Idéal, talent, courage: ce sont trois formidables atouts dans la vie. Là réside la clé du succès. De l'idéal, du talent, Bastien en a. Et le courage ne lui fait pas défaut. Sans jouer au prophète, quand je vous dis qu'il ira loin ...



(Photo Marvin Flatt)

L'examen de la vue, partie scientifique de la correction des erreurs de réfraction, est fait par Messieurs R.-J. Bastien et Samuel Arseneault optométristes licenciés. Dans l'occurence, M. Arseneault examine la vue d'un autre membre de la famille, le R. P. Raymond Bastien, O.M.I., Professeur à l'Université d'Ottawa.

R.-J. BASTIEN



(Photo "Le Droit" — par Pierre Normandin)

Les deuxième et troisième opérations sont démontrées ici par Jean-Marc Bastien qui s'occupe à donner sa forme à un verre, à l'aide d'une meule d'émeri "doux". M. Bastien avait auparavant donné un poli plus fin au verre qu'une première opération avait justement "dégrossi".

Optométriste

(Réclame)

De père... en fils!

...l'oeil aux aguets!

Par Lucien QUINTY

DEUX optométristes et un opticien, tous licenciés du Collège d'Optométrie de Toronto, sans compter deux techniciens et une administratrice, en voilà assez, direz-vous pour tenir fort convenablement un bureau d'optométrie dans une grande ville!

C'est exactement ce que réalise la famille Bastien dont le père, M. R.-J. Bastien a ouvert, il y a de cela 40 ans, un bureau d'optométrie et d'optique rues Dalhousie et Rideau d'abord puis rue Nicolas depuis 10 ans.

Chaque membre de la famille en plus d'un autre employé, a une fonction bien distincte mais indispensable et c'est justement ici que la réussite en affaires justifie la coopération étroite qui existe entre les Bastien. D'abord, le chef: M. R.-J. Bastien, optométriste licencié; Samuel Arsenault, également optométriste licencié; Jean-Marc Bastien, opticien licencié; Clément Bastien, chef-technicien du laboratoire; Guy Bastien, technicien, et enfin, Mireille Bastien, administratrice.

Mais entre eux, au travail, ces titres ne veulent rien dire: ce qui compte c'est l'union qui favorise pleinement le succès; et ils ont choisi, il me semble, le meilleur système.

Me lancer dans l'explication détaillée de leur travail est fort hasardeux car s'il existe une section dans le domaine de la science où l'on emploie les "termes" à profusion, c'est bien celle de l'optométriste et de l'opticien.

Disons tout d'abord que M. Bastien, père, a eu l'heureuse initiative d'aménager deux bureaux en un seul, c'est-à-dire que l'opticien est là pour remplir la prescription qui sera immédiatement transmise au département technique qui se charge de fabriquer le genre de verres jugés les plus adéquats à la vue défectueuse dudit patient.

Cette fabrication des verres se divise en quatre phases, car il ne faut pas oublier de mentionner que les lentilles destinées à devenir "verres de lunettes" parviennent au bureau à l'état brut et que les techniciens ont la tâche de les dégrossir, les polir, les ajuster selon la prescription donnée.

Le verre brut passe donc par une première opération appelée "émeri rude" et qui consiste à frotter le verre contre une poudre d'émeri pour enlever la première couche cristalline. La deuxième et la troisième opération, sensiblement identiques, contribuent à donner au verre une surface douce et à le rapprocher à seulement "un millième" de pouce de la mesure indiquée par la prescription. La quatrième et dernière opération enfin nécessite l'emploi d'une sorte de petit moule d'acier à surface convexe (si le verre est concave) et à surface concave (si le verre est convexe). La partie concave ou convexe de cette pièce de métal est recouverte d'un feutre sur lequel le technicien dépose les deux verres qui recevront ainsi leur poli final. M. Bastien possède actuellement 2,000 petits moules de ce genre pour pouvoir satisfaire la diversité extraordinaire des courbes convexes ou concaves des différents verres adaptés aux besoins des yeux de chaque patient.

Clément Bastien, le chef-technicien nous a remis pour notre bénéfice, un genre de prescrip- tion écrite à l'intention d myope. Tout se calcule en "d tries", nom donné pour déte ner le pouvoir de chaque le le. Voici donc la fameuse p cription (laquelle n'est peut- que du chinois pour nous): -3.00 sphérique -5.00 convexe dehors); concave -8.00 (en dans) différence: -3.00 sphéri ...etc... Cette description pour un profane n'est que chinois, en somme prend fig aussitôt livrée entre les ma des techniciens en optométrie signifie chaque fois une tâche précision à accomplir, car il dépend vraisemblablement de vue d'une personne. Dans la fection de ces verres, deux so de lentilles sont également lentille astigmatique. quises, la lentille sphérique et

Que ressort-il en un mot, tout cela et du travail préci que font les Bastien qui sont définitive la seule famille de genre au Canada? Il reste qu traduisent un exemple d'entr de familiale, éloquente et, enc une fois, leur réussite in niable justifie pleinement et a raison la coopération étroite existe entre eux.

(Photo "Le Droit" — par Pierre Normandin)

Nous avons ici un aperçu de la deuxième opération q préside à la confection du verre. Cette opération, consis à donner au verre un dernier polissage. Ci-haut, M. Clém Bastien, chef-technicien.

ls !

oeil
quets !

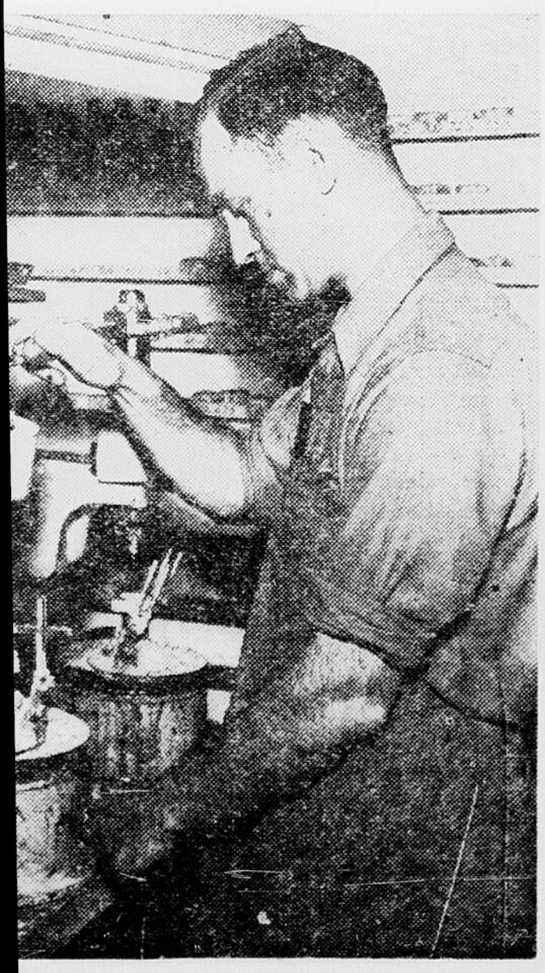
UINTY

se donc par
ion appelée
qui consiste
contre une
enlever la
istalline. La
ième opéra-
identiques,
r au verre
et à le rap-
"un millième
mesure indi-
ion. La qua-
pération en-
d'une sorte
er à surface
est concave)
(si le verre
rtie concave
e pièce de
d'un feutre
cien dépose
ui recevront
M. Bastien
2,000 petits
pour pouvoir
é extraordi-
convexes ou
ents verres
s des yeux

le chef-tech-
pour notre
de prescrip-

tion écrite à l'intention d'un myope. Tout se calcule en "dioptries", nom donné pour déterminer le pouvoir de chaque lentille. Voici donc la fameuse prescription (laquelle n'est peut-être que du chinois pour nous): Rx -3.00 sphérique -5.00 convexe (en dehors); concave -8.00 (en dedans) différence: -3.00 sphérique ...etc... Cette description qui, pour un profane n'est que du chinois, en somme prend figure aussitôt livrée entre les mains des techniciens en optométrie et signifie chaque fois une tâche de précision à accomplir, car il en dépend vraisemblablement de la vue d'une personne. Dans la confection de ces verres, deux sortes de lentilles sont également re-
lentille astigmatique.
quises, la lentille sphérique et la

Que ressort-il en un mot, de tout cela et du travail précieux que font les Bastien qui sont en définitive la seule famille de ce genre au Canada? Il reste qu'ils traduisent un exemple d'entr'aide familiale, éloquente et, encore une fois, leur réussite indéniable justifie pleinement et avec raison la coopération étroite qui existe entre eux.



(Photo "Le Droit" — par Pierre Normandin)

un aperçu de la deuxième opération qui
ion du verre. Cette opération, consiste
n dernier polissage. Ci-haut, M. Clément
cien.

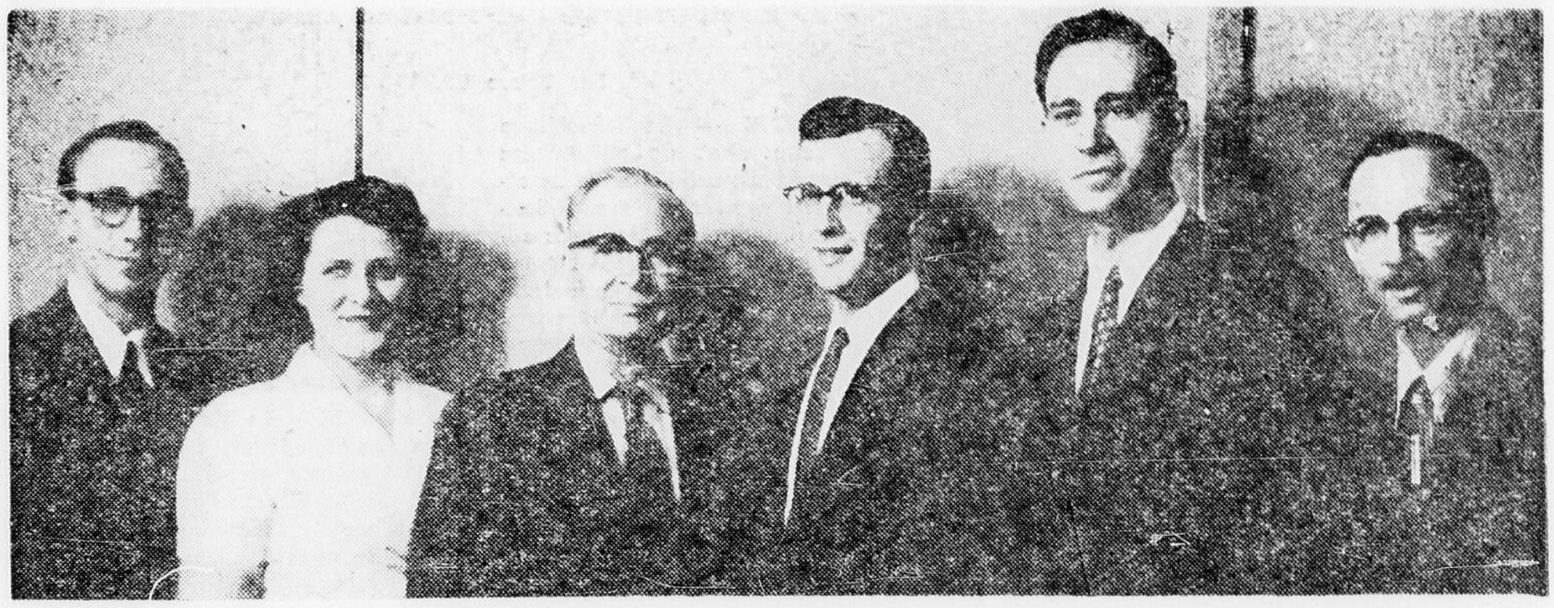
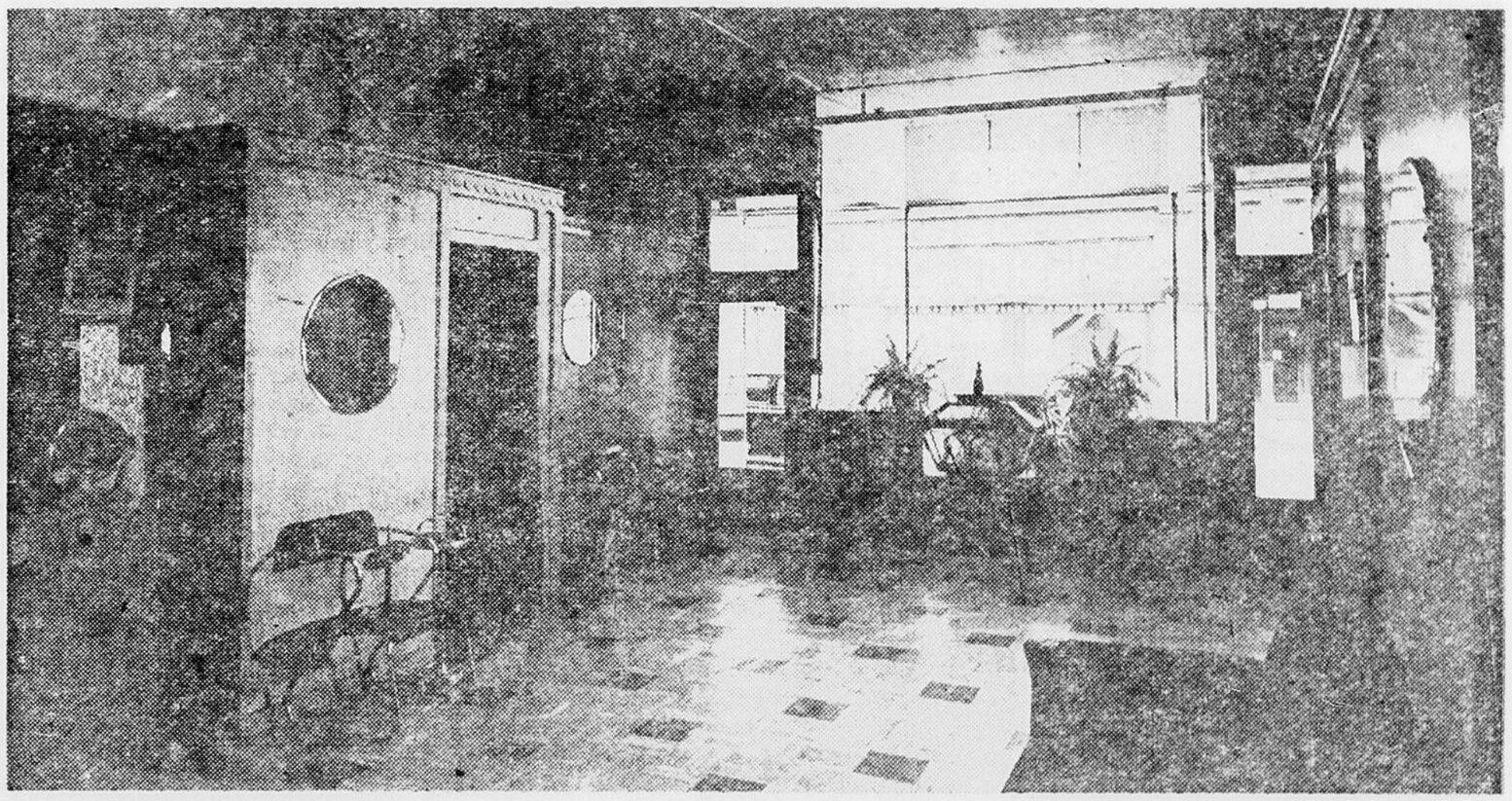
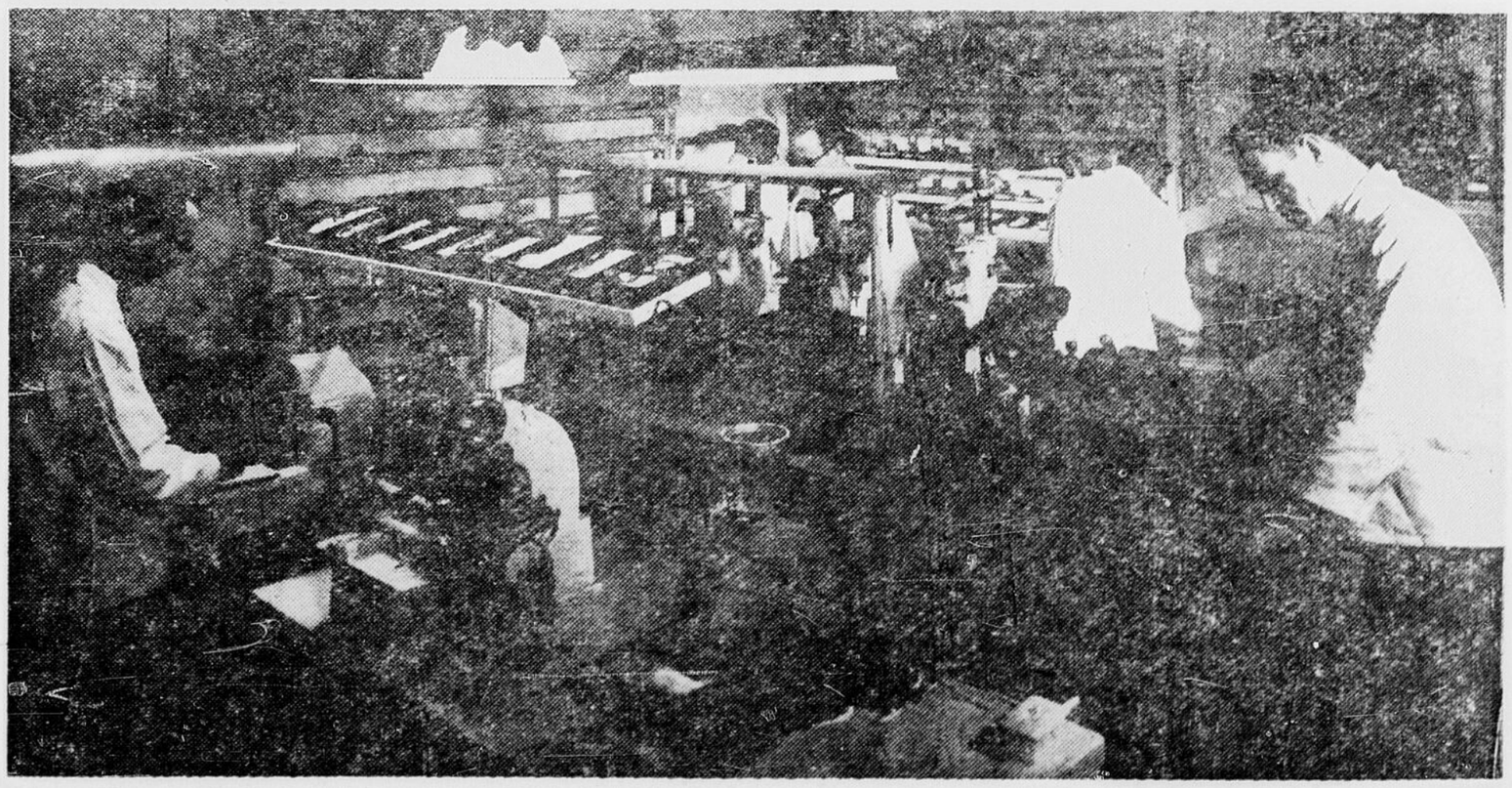


Photo Castonguay

M. Guy Bastien, technicien; Mlle Mireille Bastien, administratrice, M. R.-J. Bastien, optométriste licencié; M. Samuel Arsenault, optométriste adjoint; M. Clément Bastien, chef-technicien et M. Jean-Marc Bastien, chef-technicien et M. Jean-Marc Bastien, opticien licencié; cinq dans une même famille qui représentent un exemple de ténacité, de coopération, deux facteurs qui ont conduit leur bureau d'optométrie au succès.



Lignes modernes, éclairage parfait, coup d'oeil agréable et confort. Tous ces attributs font de la salle d'attente de M. R.-J. Bastien un endroit confortable ou l'attente, même si elle durait longtemps, serait agréable.



Vue partielle de l'atelier de confection des verres de lunettes au moment où toute la famille est au travail. On a une idée de la machinerie utilisée par un technicien en optométrie. Les deux premières meules que l'on aperçoit servent à la deuxième et à la troisième opération: opérations à "l'émeri doux". La série d'autres machines à l'arrière sont employées pour la première opération qui consiste comme on sait, au "dégrossissage" du verre. Enfin, sur les étagères, au fond, se trouvent les pièces d'acier convexes ou concaves (selon le cas) utilisées pour donner aux verres, leur dernier fini.

Au contact de la nature

Un lecteur me demande, après un voyage dans l'Est du Canada, de dire quelques mots sur la pêche en eau profonde, celle du thon, en particulier.

Pour le moment, je me permettrai seulement de signaler que la Chambre de commerce de Grand Harbour, Nouveau-Brunswick, vient de lancer un défi à tous les amateurs de la pêche en eau profonde. En effet, un prix de $500 sera remis au premier sportif qui réussira à prendre un thon à la pêche à la ligne, dans les eaux de l'île de Grand Maman.

Le concours durera du 15 juillet au 15 août et pourront y participer les pêcheurs sportifs du Canada et des Etats-Unis.

Ce concours est un véritable défi à tous les amateurs compétents de la pêche en eau profonde. Des thons ont été aperçus et capturés dans des "écrilles" à hareng aux environs de l'île de Grand Maman pour plusieurs années, mais on n'a jamais réussi à prendre un de ces poissons à la canne et à la ligne, selon la méthode consacrée pour la pêche sportive.

La seule condition du concours est que les concurrents doivent fournir leur propre attirail de pêche, lequel devra se conformer aux exigences de la pêche sportive. Les concurrents pourront utiliser leurs propres bateaux, mais l'on prévoit qu'une dizaine d'embarcations, munies de chaises pour la pêche au gros poisson, seront disponibles dans l'île même aux concurrents.

L'an dernier un pêcheur de l'île réussit à tuer neuf gros thons qui s'étaient pris dans des "écrilles" à la poursuite du hareng.

Horace Jobin, de l'Association de Chasse et de Pêche de Hull, annonce à tous les chasseurs et pêcheurs du lac Cayamant, district de Gatineau, comté de Pontiac, que le département de biologie de Montréal fera l'inspection, en juillet, de trois lacs, Patterson, Triaburn et du Moulin, en vue d'étudier le problème d'empoissonnement de ces lacs, dans le but d'améliorer la qualité du poisson dans cette région.

Un relevé fait au cours de l'hiver, et dont les conclusions viennent d'être publiées, indique que les goélands, contrairement à la croyance populaire, ne quittent pas tous le port de Montréal avec le dernier bateau de décembre. Plus d'un millier de ces oiseaux ont passé l'hiver dans les parages de Verdun et de Lachine.

Le ministère des Terres et Forêts de l'Ontario annonce que la saison de chasse pour le chevreuil dans plusieurs comtés de l'Ontario sera du 4 au 7 novembre. On avait précédemment annoncé que cette saison irait jusqu'au 17 novembre, mais c'était là une erreur.

Les comtés de Dundas, Glengarry, Prescott, Russell et Stormont sont de ceux affectés par ces dates.

ACTEON

Cette chronique hebdomadaire est commanditée par

BRADING'S

BRADING BREWERIES LIMITED
OTTAWA AND WINDSOR

Semaine philatélique

Par Pierre CARTIER

FRANCE — La République française vient de publier les deux premiers timbres de sa série en l'honneur des grands écrivains. On pourrait dire avec autant de vérité sa série des types universels de la littérature française, comme l'illustre le cliché ci-haut. En des couleurs rouge et bordeaux, le Gargantua de Rabelais y lève son verre, ou plutôt son gobelet à la santé de l'univers. Le tout très sérieusement, comme tout personnage passé à la légende comique.

Les tons ombrés du timbre de 18 francs, violet et noir grisâtre, convenaient mieux qu'un rouge éclatant à la vignette qu'il encadre: celle du Hernani de Victor Hugo, qui inaugura une ère romantique qui n'a jamais pris fin, quoi qu'on en pense.

— O —

ITALIE — De son côté, l'Italie émet un timbre commémoratif en l'honneur d'un de ses grands musiciens: Arcangelo Corelli. Vignette brune, d'une valeur de 25 lires. On y voit le musicien, qui est considéré comme le fondateur de la technique du violon, encadré par la silhouette de cet instrument.

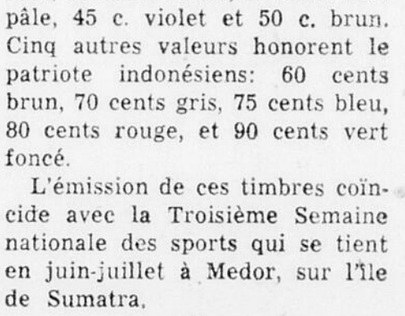
Interprète, compositeur et innovateur, Corelli vécut de 1653 à 1713. C'est donc le tricentenaire de sa naissance à Boulogne que le timbre entend souligner. Il composa plusieurs sonates et concertos et fut l'ami des plus célèbres maîtres de son époque, dont Haendel et Scarlatti. Au contraire de bien d'autres, il mourut riche et son corps repose au Panthéon de Rome.

— O —

INDE — Un porte-parole du Ministère des Postes de l'Inde a annoncé que son pays ne tarderait pas à émettre un timbre-poste spécial pour marquer l'ascension du plus haut sommet du monde, l'Everest.

On se souvient que celui-ci fut conquis, après des escalades répétées, le 29 mai dernier par une expédition anglaise qui avait résolu de gravir jusqu'au sommet les 29,002 pieds de roc est de glace en hommage à la reine sur le point d'être couronnée. Les deux membres de l'expédition qui se rendirent tout-à-fait au sommet furent: le guide sherpa Tensing Bhutia et le Néo-Zélandais Edmund Hillary. L'expédition était dirigée par le colonel John Hunt.

L'Everest avait vaincu jusqu'à maintenant 11 expéditions depuis 1921. Sur son sommet aujourd'hui dompté flottent quatre drapeaux: celui du Népal, que l'Everest sépare du Tibet, celui de l'Inde, l'Union Jack et le drapeau des Nations Unies.



RHODESIE — La Rhodésie, ou plutôt les Rhodésies, celles du Nord et du Sud, plus le Nyassaland, célèbrent actuellement le centenaire de l'homme dont elles portent le nom, l'explorateur et aventurier anglais Cecil Rhodes. Une importante exposition consacrée à celui-ci se déroule actuellement à Bulawayo et elle durera jusqu'à la fin d'août. Le cliché ci-contre montre le motif commun à tous les timbres des séries publiées dans ces trois territoires. On y voit les portraits de la reine et de Rhodes, les chutes Victoria et un viaduc franchissant le Zambèze.

— O —

INDONESIE — La République du Pacifique, qui nommait récemment son premier ambassadeur au Canada, commence à publier ses nouvelles séries régulières. Cinq valeurs montrent le Bureau de poste de Bandung: 30 cents rose, 35 cents violet, 40 cents vert pâle, 45 c. violet et 50 c. brun. Cinq autres valeurs honorent le patriote indonésiens: 60 cents brun, 70 cents gris, 75 cents bleu, 80 cents rouge, et 90 cents vert foncé.

L'émission de ces timbres coïncide avec la Troisième Semaine nationale des sports qui se tient en juin-juillet à Medor, sur l'île de Sumatra.

— O —

ETATS-UNIS — Le Département des postes a fixé au 13 octobre la date d'émission du timbre de 3 cents en l'honneur du 25e anniversaire des Future Farms of America. Endroit: Kansas City, Etat de Missouri, où aura lieu le congrès national.

Le département même subissait dans la dernière semaine de juin une réorganisation. On y a créé une Division de philatélie proprement dite, qui s'occupera exclusivement des questions philatéliques: émission de vignettes, choix des personnes et des événements qui feront l'objet d'émissions, choix et mise au point des motifs, plis et ventes du jour d'émission. Jusqu'ici ces questions étaient administrées par la Division des timbres-poste et de la philatélie, qui s'occupait en même temps des questions financières. A l'avenir, celles-ci incomberont à une Division des fonds postaux.

— O —

MONACO — Une série de timbres d'accise triangulaires imprimés par paires vient illustrer les divers modes de transport anciens et modernes des matières postales: navire à voile opposé à un paquebot moderne, sur le 2 francs; ancienne et nouvelle locomotives sur le 3 francs; biplan et avion à moteur sur le 4 francs; voiture à vapeur et automobile sur le 5 francs; appareil ailé et avion à propulsion sur le 10 francs; montgolfière et dirigeable sur le 20 francs; postillon à cheval et motocycliste sur le 50 francs; calèche et fourgon postal sur le 100 francs. Chaque valeur comporte deux timbres.

Saviez-vous que...

La Chevrolet Corvette, voiture sport très basse récemment sortie par General Motors, ne mesure que 33 pouces de haut et 70 pouces de large. Sa carrosserie est en plastique renforcé de fibre de verre et elle est équipée d'un moteur Chevrolet renforcé qui développe 160 c.-v.

On use davantage les pneus et on consomme plus d'essence en parcourant dix milles sur un chemin de gravier qu'en roulant 15 milles sur une bonne route à surface dure, selon les ingénieurs de General Motors.

C'est à un ancien champion de courses d'automobiles, Louis Chevrolet, à un fameux chef indien, Pontiac, à deux novateurs de la construction automobile, R. E. Olds et David Buick, à un explorateur intrépide, Cadillac, que les voitures de tourisme de General Motors doivent leurs noms.

Un véhicule à six roues motrices qui peut marcher sous l'eau à l'aide d'un reniflard "snorkel" est en cours de fabrication aux usines General Motors of Canada à Oshawa, Ont., pour le compte de l'armée canadienne.

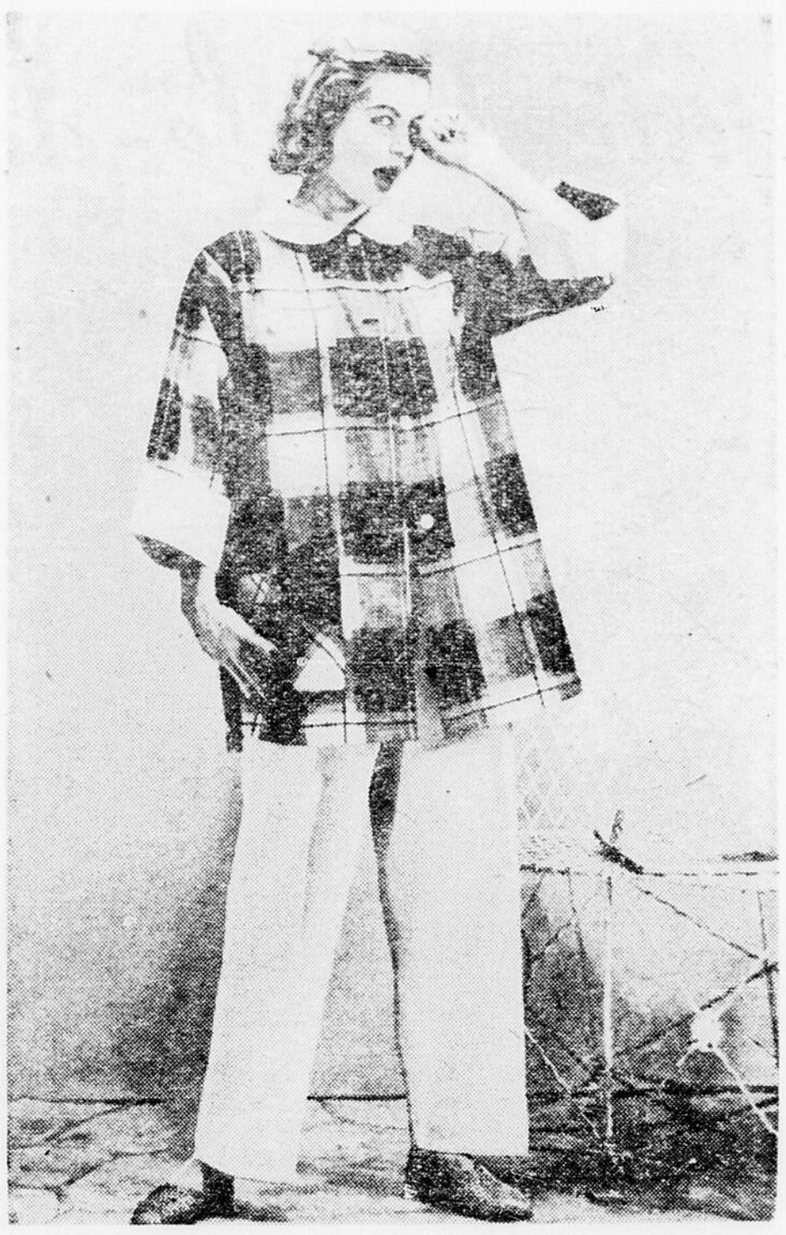
Une nouvelle usine couvrant plus de 17 acres de superficie et capable de sortir 50,000 camions par an est en construction pour General Motors of Canada à Oshawa.

Il faut toujours ranger les voitures à l'ombre dans la mesure du possible assure le laboratoire de recherches de General Motors, parce que les rayons brûlants du soleil sont l'un des facteurs les plus nuisibles au vernis.

La mise sur le marché de la direction hydraulique sur les voitures de tourisme est l'aboutissement de plus de vingt années de recherches techniques, d'expériences et d'inventions de la part de General Motors.

William Osgoode, nommé en 1792 premier juge en chef du Haut-Canada, est décédé en 1824.

DES BLOUSES pimpantes vous permettront de faire usage de ces vêtements interchangeables qui varieront votre garde-robe. Dorothy Korby signe cette fraîche petite blouse de piqué blanc, égayée d'une écharpe gaie, en soie blanche à pois rouges.



LA JEUNE FILLE dormira bien confortablement dans ce pyjama de coton. La jaquette de plaid de coton aux couleurs gaies, qui recouvre une blouse sans manches, peut servir comme robe de chambre ou de plage; ou encore avec un pantalon long.

La joie d'un tout-petit vaudra bien les quelques moments de loisir consacrés à l'exécution de ce charmant ourson australien. Un tissu imitation de fourrure a servi à la confection du modèle présenté ici mais la feutrine conviendra tout aussi bien. Voici donc une magnifique occasion de réaliser rapidement et à peu de frais un jouet de prix. Patron no 3309-G. Explications en français.

Pour le commander, envoyez 5 cents (en argent) et une enveloppe affranchie au Service des patrons à l'aiguille, Le Droit, 368, rue Dalhousie, Ottawa. **PLUSIEURS DE NOS LECTRICES OUBLIENT D'INCLURE UNE ENVELOPPE AFFRANCHIE DANS LEUR COMMANDE. Nous regrettons de ne pouvoir leur répondre si elles ne remplissent pas les conditions expliquées clairement ci-haut.**

Crème glacée en panier

(6 portions)

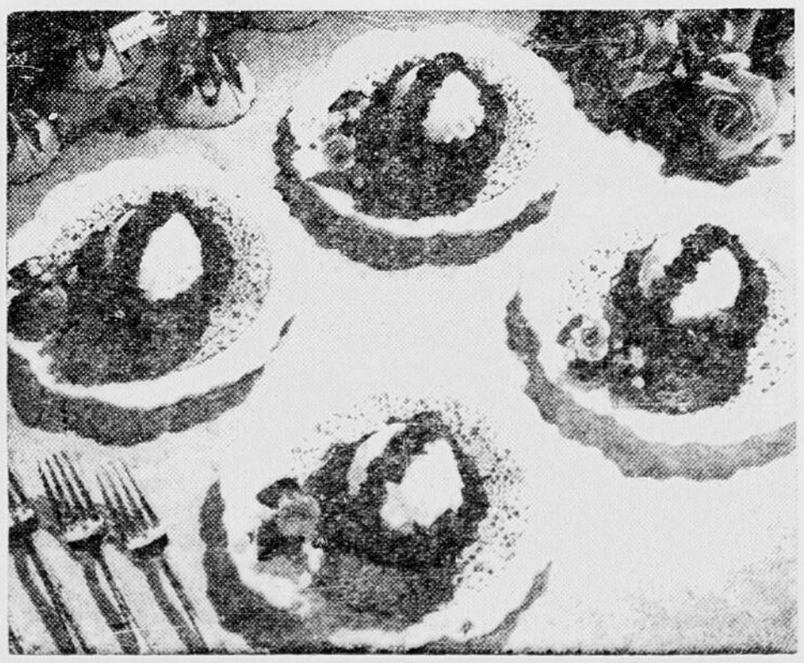
1 paquet (6 onces) de morceaux de chocolat semi-sucrés

½ tasse de noix de coco grillées

1½ tasse de riz crispé

Crème glacée, essence de votre choix

Faire fondre les morceaux de chocolat dans la partie supérieure d'un bain-marie au-dessus de l'eau chaude. Retirer du feu et ajouter la noix de coco et le riz crispé. Bien mélanger. Réserver ¼ du mélange pour les anses du panier, ne pas faire refroidir cette portion. Diviser le reste du mélange en 6 portions individuelles sur les côtés en tapissant le moule. Refroidir jusqu'à ce que ferme. Pour enlever les paniers de chocolat faire tremper les moules dans de l'eau chaude pendant quelques secondes; vitement, glisser le panier hors du moule avec un couteau. Refroidir jusqu'au moment de servir. Remplir de crème glacée. A de d'une cuiller, former l'anse du panier en dessinant un arc avec le chocolat, sur le travers de la crème glacée. Servir immédiatement.



BILLET

Lu, Vu et Entendu

Et pourquoi la charmante reine Elizabeth ne viendrait-elle pas vivre parmi nous quelques mois chaque année? Après tout, elle est notre reine à nous, comme on l'a répété à travers le pays à l'occasion de son couronnement.

Elle élirait sans doute domicile dans la capitale canadienne. On dit même que la mairesse Charlotte, qui lui a récemment fait de beaux yeux à Londres, se chargerait de lui trouver à Ottawa une résidence digne de la royauté et où l'élite de la société pourrait rendre tous les hommages dus à Sa Majesté.

Malheureusement, certains facteurs militent contre l'exécution d'un tel projet conçu, dit-on, au Canada même. D'abord, notre pays n'est pas le seul à constituer le Commonwealth. Il faudrait alors que la reine, accompagnée de son époux et de ses enfants, fasse un stage d'au moins un mois dans chacune des capitales de l'empire. Combien de temps lui resterait-il pour accomplir sa tâche assez lourde de responsabilités?

A l'instar de toutes les bonnes mamans de l'univers, la reine Elizabeth tient sans doute à voir elle-même aux soins à donner à ses propres enfants. C'est tout naturel. L'en séparer pour de longues périodes serait cruel. Les emmener avec elle dans ses randonnées à travers le vaste empire? Vaudrait autant se préparer à déménager, armes et bagages, à toutes les quatre ou cinq semaines. Quelle corvée!

D'ailleurs, les autorités britanniques sont trop éprises du sens de la dignité royale pour permettre à la reine de se faire ainsi l'ambassadrice itinérante du royaume. C'est un point de vue auquel se sont déjà rangés plusieurs grands journaux canadiens.

Il y aurait bien au problème une solution pratique. Si, au Canada, l'on tient à assurer des relations plus étroites entre la Couronne, je devrais dire la Couronnée, et les peuples d'outre-mer qui sont membres du Commonwealth, qu'on y désigne la princesse Margaret, tout aussi royalement adorable que sa royale soeur Elizabeth. Elle est jeune et jolie. Et puis, chez nous, elle trouverait sûrement, comme on dit en province, un "bon parti". Oh, the lucky young man!

Le BOUGON

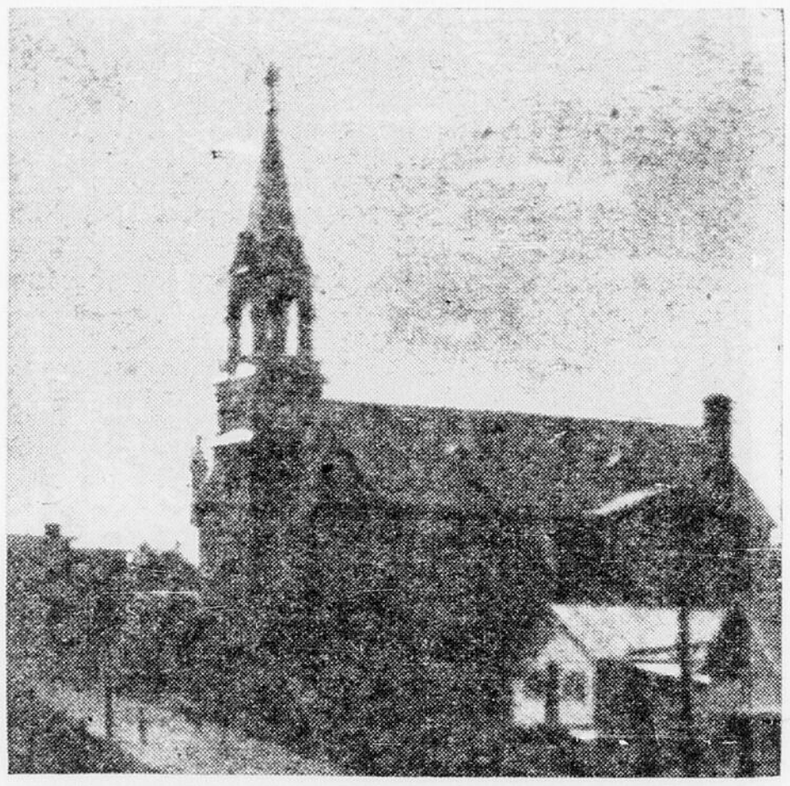
Sainte-Cécile-de-Masham

VOICI un exposé historique de la paroisse Sainte-Cécile-de-Masham, que nous a fourni M. l'abbé Hector Legros, auteur de plusieurs ouvrages et membre de la Société historique du Nord de l'Outaouais, à l'occasion du centenaire de cette paroisse, que l'on fête présentement:

Par M. l'abbé Hector Legros

Il y a plus d'un siècle que la paroisse de La-Pêche, aujourd'hui Masham, a reçu le beau nom de la nobre patricienne de Rome, Cécile, vierge et martyre, patronne des musiciens.

C'est en 1840, le 9 octobre, en effet, que Mgr Ignace Bourget, évêque de Montréal, fondait, officieusement du moins, de Buckingham où il se trouvait en visite pastorale, une mission en cet endroit où déjà quelque vingt-cinq familles s'étaient établies comme premiers colons. C'était bien Sainte-Cécile de La-Pêche. La compagnie de Hamilton qui faisait la coupe du bois, depuis une dizaine d'années, comptait parmi ses bûcherons des Bélanger, des Cloutier, des Cousineau, des Trempe, des Legros, etc., qui venaient de Côteau-du-Lac, de St-Jacques l'Achigan, de St-Jérôme, de Montréal même. Et ce n'est probablement pas avant 1840 que la mission reçut pour la première fois la visite d'un prêtre dans la personne de M. Desautels, curé d'Aylmer. Il est vrai que le saint missionnaire, M. John Brady, vint à Chelsea en 1838; mais rien n'indique qu'il se rendit à La-Pêche. Les premiers colons de La-Pêche venaient donc vraisemblablement à Chelsea y remplir leurs devoirs de religion.



Voici l'église actuelle de Sainte-Cécile-de-Masham

1er CONTINGENT

On était monté vers ces pays d'en-haut pour y gagner sa vie dans les chantiers d'automne et d'hiver; or l'aspect des terres déboisées exerça sur cette jeunesse une forte emprise. Le canton de Masham qui ne sera érigé que le 29 mai 1850, bien que non officiellement et en partie cadastré vers 1840 sur la demande de Mgr Desautels, curé d'Aylmer, allait recevoir son premier contingent de catholiques et de Canadiens français. Selon toute vraisemblance, c'est M. Ovide Bélanger qui fut le premier colon résidant. Il vint au pays vers 1838 avec sa mère et sa soeur. Il avait 30 ans. D'autres le suivirent. M. Edouard Trempe, qui sera marchand et qui aura la première meunerie de la paroisse, meunerie évaluée à 850 livres, en 1847, fut l'un des organisateurs de La-Pêche; nom délicieux que lui avaient donné les Canadiens français vers 1840 et qui fut troqué, semble-t-il, pour celui de Masham en 1855, lors de l'érection de la municipalité qui englobait alors tout le canton et qui avait reçu ce vocable anglais, nom d'une petite ville d'Angleterre. En 1790, en effet, des ingénieurs anglais divisèrent en cantons le nouveau comté d'York et ne se mirent pas martel en tête pour leur donner des noms français! Fait à remarquer: en 1871, l'érection civile de la paroisse se fit à Québec sous le nom de Sainte-Cécile de La-Pêche! Un petit mystère de substitution onomastique! Plus simplement, le nom de Masham donné à la municipalité l'emporta sur celui de la paroisse de La-Pêche, car le courrier était adressé à Masham.

A ce propos, le service postal fut bien lent à s'organiser. Jusque vers 1850, le courrier ne venait que tous les mois; encore fallait-il aller à pied le quérir à Chelsea, à Hull même ou à Aylmer. Un vieillard raconte avoir vu le postillon en 1870 encore transporter le sac du courrier à cheval en hiver; en raquettes même quand le "chemin" du roi était impraticable. Le courrier venait à Ste-Cécile deux fois par semaine depuis 1860 environ; mais il faudra attendre le 1er février 1895 pour le recevoir tous les jours. Et ce n'est pas avant 1892 que le chemin de fer vint à passer à Wakefield, à six milles de La-Pêche. Ce qui veut dire que l'on devait transporter le courrier à Hull ou à Bytown par voie des lacs Philippe et Meach ou par la route de la Gatineau qui ne fut guère ouverte que vers les 1850 et à peine carrossable avant 1880. Du reste, les carrosses étaient rares! On avait recours à ses pieds ou à ceux du cheval d'abord; plus tard surgirent les "wagons" aussi peu satisfaits des cahots que les voyageurs, car ceux-ci rapportent que les roues poussaient parfois de long cris et se permettaient ici et là un repos forcé dans les ornières. Il ne fallait pas être pressé en ce temps-là! D'autant plus que le cheval était souvent un boeuf, parfois ferré, qu'on attelait sur cette voiture aux roues pleines et taillées à même des arbres de près de trois pieds de diamètre! Nous avons vu de ces roues sans pneu et de ces ferrements à boeufs. On se promenait ainsi gaiement encore en 1860!

SUR LES LACS

C'est donc par la voie des lacs Meach et Philippe, en passant par Chelsea, que l'on venait à La-Pêche. Il n'y avait, comme nous venons de le voir, à partir de Chelsea, qu'un petit sentier tortueux comme un mauvais caractère, et qui permettait à peine à un cheval de passer en portant son bât de farine et quelques effets essentiels. Longtemps même, les colons, hommes et femmes, durent se rendre à pied à La-Pêche, traversant les lacs en canot d'écorce. Mgr Guigues en sut quelque chose en 1849 lorsqu'il vint à La-Pêche! Combien rude fut cette vie! Une vieille dame de 92 ans évoquait devant nous ses souvenirs des jours où les premiers arrivés ne mangeaient que du poisson et de la mauvaise galette noire. L'on faisait bouillir des feuilles de "bois blanc" que l'on trouvait de bon goût! Il n'y avait pas de blé; le seigle, de l'orge noire et amère, des "choux gras", formaient des plats de résistance. On faisait le carême des Récollets, carême forcé par le manque absolu de viande parfois. L'on travaillait pour 20 sous par jour; le thé se vendait $1.00 la livre. Il était souvent fait de pois écrasés et moulus. Les sabots de bois eurent leur vogue; la graisse d'ours fournissait les chandelles qui pouvaient être assez nombreuses puisque les ours pullulaient. Il n'y avait pas de débit de boisson et, comme aujourd'hui, on se désalterait dans "le courant d'une onde pure." La farine se vendait jusqu'à $14.00 le baril; et encore était-elle souvent moisie! Pas de sucre, ou si peu! Tel vieillard écrivait qu'en 1844, les hommes venaient à Hull à pied avec un sac de blé sur le dos et en rapportaient de même la farine si précieuse!

LES MALADIES

La maladie venait parfois aggraver la situation, déjà si pénible. La picotte noire, la diphtérie décimèrent plus d'une fois les enfants qui pourtant remplissaient les berceaux. On a compté quinze et vingt enfants en plus d'un foyer. Il n'y avait pas de médecins, pas d'infirmières, pas même de prêtre résidant avant 1853 pour aider ces bonnes gens et les consoler dans leurs épreuves.

En ce temps-là encore vers les 1845, il y avait des Indiens qui s'occupaient à faire des chapeaux de foin, des paniers et autres objets de fantaisie. On rapporte même que les sauvages, des Algonquins, du lac Philippe, venaient chanter à la messe que M. l'abbé Desautels, curé d'Aylmer, célébrait de temps à autre dans la maison du premier colon, Ovide Bélanger. Les petits enfants de ces Indiennes restaient à la porte de la maison dans des hottes que jamais personne, dit-on, ne s'avisa de voler. Les Sauvages quittèrent bientôt ces lieux pour se rallier aux Algonquins de Maniwaki, dans leur réserve concédée par le Gouvernement en 1848.

Ce fut aussi l'ère des "potasseries." La cendre de milliers d'érables fournissait assez de carbonate de potassium pour remplir des barils que l'on venait vendre à Ottawa jusqu'à 40 dollars. Cette petite industrie fut vraiment prospère et nous avons vu de ces grandes bouilloires en fer munies d'auges qui servaient à fabriquer cette "potasse" si utile aux gens de la ville. Ce commerce disparut avec le bois disponible vers les 1870.

Ajoutons quelques intéressantes statistiques des produits de la ferme en 1861. Dans le canton de Masham, Français et Anglais compris, on cultivait 3,880 arpents de terre répartis en 127 lots; on récoltait 12,884 minots de patates, 2,020 minots de navets; on fabriquait quelque 13,611 livres de beurre, 200 de fromage. Il y avait 165 chevaux, 312 vaches, 395 moutons avec 1,009 livres de laine. Les érables donnaient 2,021 livres de sucre et le foin 816 tonnes. C'étaient là sûrement de beaux signes de prospérité. Et nous en omettons!

Le commerce du bois d'oeuvre florissait également à côté des faucilles primitives, des "javelliers", des fléaux à battre le grain et des champs de lin dont on tissait les vêtements. L'été, les femmes passaient des journées entières à couper le grain à la faucille. Elles amenaient avec elles leurs nourrissons qu'elles postaient à l'ombre des clôtures des "boulins" de cèdre. Il y eut la scierie et la minoterie de M. Trempe vendues à M. W. Bennett, revendues à M. le curé Bertrand, vers 1875. Cette entreprise a connu des jours prospères. Aujourd'hui que le bois d'oeuvre se fait plus rare, les scieries rendent moins, bien qu'elles continuent à fonctionner et à pourvoir aux besoins de la population.

LE FOYER

Dans ces premiers temps de la petite colonie, le foyer était donc la vraie cellule familiale où l'on se retrouvait tous les soirs pour y manger le repas si frugal et pour y prier Dieu. Là se préparaient les mariages sous les yeux bien ouverts des parents. Les promesses s'engageaient et le serment nouait les coeurs. Quand le prêtre n'était pas là, c'était M. Ovide Bélanger lui-même qui recevait le consentement des futurs époux. M. l'abbé Desautels lui en avait "délégué" les pouvoirs. L'on retrouve dans les registres d'Aylmer et de Pointe-Gatineau quelques-uns de ces actes. Entr'autres, celui du mariage de Magloire Morissette et de Zoé Racette. Mariage qui fut béni plus tard par M. le curé Desautels.

Comme ils en avaient du coeur et de la volonté, ces bons colons, pour vivre si pauvrement dans de petites maisons "en bois rond" n'ayant que de l'étoffe du pays pour se vêtir et que de mauvais pain à manger! Telle famille même passa une partie d'hiver, nous a-t-on rapporté, avec du pain et des oignons... Les temps sont bien changés!

Et malgré tout, le recensement de 1851, le premier que nous ayons pu trouver dans les Archives Nationales d'Ottawa, nous fournit de fort intéressantes précisions. En 1851 donc, il y avait dans notre canton 393 catholiques canadiens-français, 52 catholiques de langue anglaise et 490 anglo-protestants. Disons tout de suite que ces Anglais étaient venus plus tôt que les Canadiens français dans cette région. Dès 1826, nous savons qu'un ministre protestant de Bytown accueillait les colons presbytériens de la Gatineau. Ces gens colonisaient dans le canton de Masham, surtout à la périphérie de Rupert qui fut d'ailleurs jusqu'en 1913 comme le chef-lieu de tout le canton. Les Canadiens français affluèrent seulement à partir de 1840. Ils venaient de loin, avons-nous écrit. Les Anglais, eux, vivaient à Hull et dans les environs sous l'égide de Wright, fondateur de cette ville. Il leur était plus facile de "monter" dans les chantiers où ils se rendaient toujours par la voie des lacs. C'était la plus courte. Du reste les nombreux rapides de la rivière Gatineau en rendaient impossible la navigation; et cela semble bien expliquer pourquoi la colonisation fut si tardive en cette vallée dont le nom de la rivière qui le coupe était encore ignoré des géographes officiels en 1832. D'un autre côté, le 28 février 1793, Peter Savage présentait une requête au lieutenant-gouverneur du Bas-Canada pour obtenir des terres de la Couronne dans un canton qu'on appellerait Masham et qui le fut ensuite effectivement. Savage abandonna son projet, mais cela prouve que l'on avait déjà les yeux sur le futur canton de Masham, comme en témoigne John Burrows par une lettre du 30 mars 1829 par laquelle il demande au Colonel By le poste d'agent des terres de la Couronne pour y établir sur le versant ouest de la "Gattino" des colons désireux de s'y rendre. La description qu'il fait de ces terres montre à l'évidence qu'il s'agit de Masham.

POPULATION

Or en 1861, nous voyons que la population française de La-Pêche a presque doublé celle de 1851; la population anglaise s'est accrue aussi: 830 Canadiens français catholiques, 60 Irlandais catholiques (presque tous d'Irlande) et 874 anglo-protestants; ce qui fait une population totale de 935 âmes pour 1851 et de 1,764 pour 1861. Quel progrès en dix ans! Et si nous nous reportons à 1943, nous trouvons 338 familles canadiennes-françaises catholiques dans la paroisse de Sainte-Cécile avec une population de plus de 1,758 âmes. La partie anglaise de Rupert a tendance à se franciser depuis quelques années. Il s'y trouve de belles grandes terres arables que l'élément canadien-français finira par acquérir. Et depuis 1913, il y a la municipalité autonome de Sainte-Cécile de Masham. Les Anglais ont la leur à Rupert. Ajoutons à titre de renseignement démographique qu'il y a eu de 1853 à

(Suite à la page 21)

...Sainte-Cécile-de-Masham

(Suite de la page 20)

1942 dans la paroisse 5,540 baptêmes; 963 mariages et 1,721 sépultures.

Mais quand donc fut construite la première église de La-Pêche? Comme nous l'avons dit, depuis 1840 jusqu'à 1851, un prêtre venait de temps à autre, deux fois par an au moins, faire les saints offices. Or jusqu'en 1845, c'est la résidence de M. Ovide Bélanger qui servit de chapelle; à cette date, 1845, on se mit en frais de bâtir une église pour cette mission déjà fondée en 1840. Le modeste temple en troncs équarris avait 34 pieds par 30 et devait pouvoir loger un prêtre qui habiterait le haut. Le cimetière était en face de la chapelle, de l'autre côté de la route, lot 26, rang 3. Celle-ci, qui n'était guère qu'un sentier, était encore fort mauvaise et fut déplacée jusqu'à trois fois. Nous sommes loin des routes passables que nous avons maintenant.

Or Mgr Guigues, évêque de Bytown, vint à Sainte-Cécile de La-Pêche en 1849, le 24 mai. Il s'aperçut vite que la chapelle n'était pas construite au centre de la future paroisse. On songeait même depuis un an à la transporter sur le lot 31, du rang 3, près d'un mille plus haut. En effet, la première chapelle que la compagnie Hamilton avait aidé à bâtir l'avait été sur le lot même de M. Bélanger qui avait donné huit arpents de sa terre à la future fabrique. Mais entretemps, un autre don de 13 acres avait été fait à même le lot de M. Leblanc et c'est là que fut transportée l'humble chapelle en 1851, sur les ordres de l'Evêque, à l'endroit même de l'actuelle église, lot 31, rang 3.

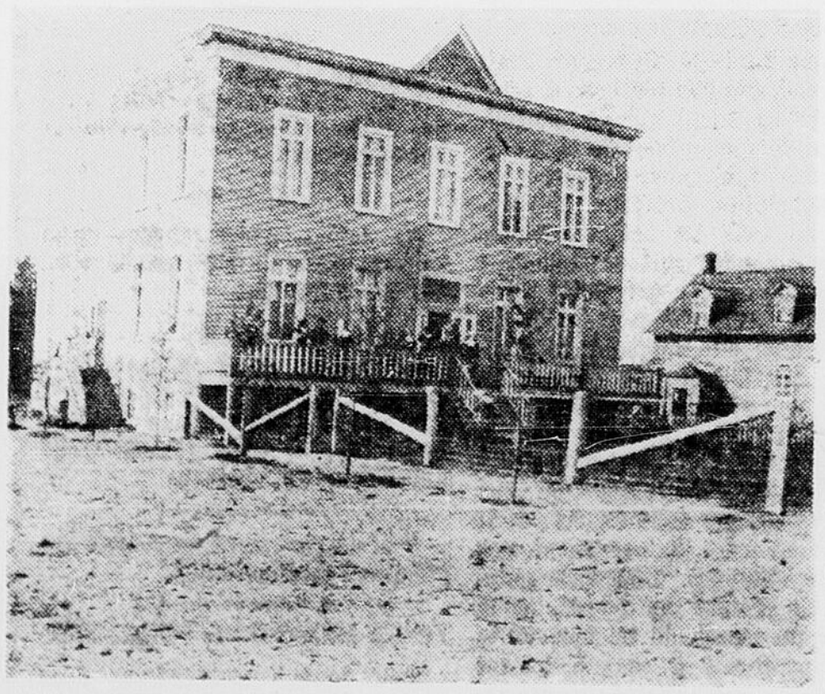
L'EGLISE

Ce transport ne s'était pas effectué sans discussion. C'est que les gens qui demeuraient au delà de l'emplacement désigné pour le site du transfert se disaient autorisés par le développement même de La-Pêche à demander que l'église fut placée au centre de la mission, soit à un mille plus haut. Mgr Guigues reçut alors les deux partis "armés de toutes pièces, dit-il, afin d'assurer la victoire et d'obtenir l'emplacement de l'église dans le lieu qui lui convient. En voyant les esprits aussi aigris, et les forces balançant à peu près, j'ai cru qu'il était prudent de ne porter aucune décision." Nous sommes en mai 1849. Un peu plus tard l'Evêque décida que l'église serait transportée là où elle est aujourd'hui. Il le fit par son mandement du 26 septembre 1849 après avoir connu que "56 habitants demandaient l'église sur le terrain du gouvernement et 45 sur celui de M. Trempe." La majorité l'emportait donc; les colères furent rentrées et les esprits se calmèrent sous la bénédiction de leur Evêque.

La chapelle et le cimetière furent donc effectivement transportés sur le lot 31 du rang 3. Or le 6 juin 1853, un jeune prêtre français, M. Antoine Lauzier, fut nommé premier curé de La-Pêche qui comptait alors 100 familles. En 1857, il y en aura 140 et l'Evêque de Bytown s'apercevra déjà que l'église était moins centrale qu'autrefois. Il songea donc à faire construire une chapelle aux confins des cantons d'Onslow et d'Aldfield; ce qui ne se fera qu'en 1893 seulement, bien que depuis 1830, le curé de La-Pêche se rendit déjà tous les mois visiter les catholiques de Sainte-Sophie.

Nous sommes maintenant en 1870 et la paroisse de Sainte-Cécile érigée canoniquement le 24 décembre 1868 par un décret promulgué le 8 août 1871 comptait quelque 170 familles. Notons qu'en 1848, il y avait déjà 60 familles catholiques et 40 protestantes.

L'ancienne chapelle était devenue trop petite; elle tombait en ruines. Il fallait une nouvelle église en bois, spacieuse et convenable. C'est alors que les animosités se soulevèrent de nouveau. Les familles qui habitaient plus haut que l'église demandèrent une autre fois que le temple fût bâti dans le centre de la paroisse, c'est-à-dire à quatre milles plus haut, d'après les propos que l'on tint à Mgr Guigues lui-même qu'on était allé voir et consulter. L'Evêque opta pour l'ancien emplacement qui fut définitivement choisi, avec l'intention, on l'a vu, d'ériger une chapelle dans le canton d'Aldfield. Tout rentra dans le silence encore une fois. La paix ne devait pourtant pas durer. Lorsqu'en 1871 on voulut procéder à l'érection civile de la paroisse afin d'établir les taxes de répartition légale, sept familles abandonnèrent leur religion. Elles eurent leur église en 1900, leur école aussi; et des ministres vinrent longtemps faire du ministère parmi ces pauvres égarés à qui quelques autres familles s'adjoignirent. Aujourd'hui, il ne reste guère que le cimetière et une seule famille "suisse".



Voici le premier couvent de Sainte-Cécile-de-Masham, construit en 1908 et détruit par les flammes en 1911.

BONS VOISINS

Fermons vite ce chapitre si triste de notre petite histoire en disant que ces concitoyens restèrent toujours cependant de bons voisins et que plusieurs rentrèrent bientôt dans le giron de notre sainte Eglise.

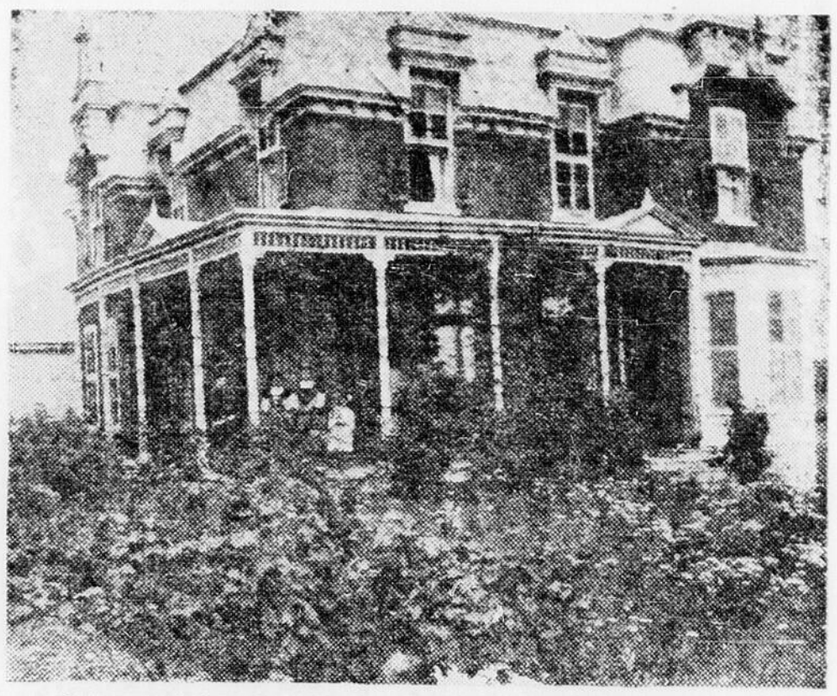
Nous pourrions apporter ici quelques détails fort précieux sur l'organisation scolaire de La-Pêche. L'espace manque. Disons seulement qu'en 1858 on construisit trois écoles, l'une au village, l'autre dans le rang St-Denis, la troisième dans le rang St-Louis, et que dès 1861, l'inspecteur Rouleau les visite et remarque que Masham est encore dissident. En 1875, l'inspecteur Gay se plaint du secrétaire-trésorier. Il en est très content l'année suivante. En 1884, les sept écoles catholiques et protestantes de Masham sont évaluées à $74,000.00 et l'instruction coûte $3.15 par tête. Il y avait 143 élèves de 5 à 16 ans. Tous les enfants, on le voit, ne fréquentaient pas les écoles, puisque déjà en 1856 il y avait 343 enfants dont 46 à l'école, pour une population d'environ 1,700 personnes, tant anglaises que françaises. Les rapports des inspecteurs Rouleau, Roney, McCord, McGrath se plaignent tour à tour du manque de professeurs, de la mauvaise assistance, de la pauvreté des locaux. Et l'on sait qu'en 1853, il y avait déjà trois écoles catholiques à Ste-Cécile et au moins une anglo-protestante à La-Pêche, c'est-à-dire à Wakefield même.

Les Rév. Soeurs de la Charité de St-Louis vinrent prendre en 1908 la direction du premier couvent de Masham. Le grand feu de 1911, en mai, incendia ce couvent, l'église, l'ancien et le nouveau presbytère. C'est alors que l'on songea de nouveau au déplacement de l'église vers le haut de la paroisse. Quelle ténacité chez nos gens de La-Pêche! Mgr Gauthier, archevêque d'Ottawa, décida que la nouvelle église de pierre serait construite sur l'emplacement de l'ancienne et le grand silence revint tout envelopper...

Aujourd'hui, cette vieille et belle paroisse est prospère. Elle a déjà donné sept prêtres, plusieurs religieux et plus de vingt religieuses. Depuis 1940, elle possède son nouveau couvent que dirigent les RR. SS. du Sacré-Coeur et nous pouvons souhaiter que la chère et grande sainte musicienne, Cécile, vierge et martyre, fasse grandir davantage toujours dans la charité de Dieu et du prochain les 340 familles canadiennes-françaises qui vivent heureuses sous sa protection, en ce milieu colonisé il y a plus de cent ans, riche par les coeurs qui l'habitent, splendide par ses institutions, par ses croix du chemin, merveilleux par ses lacs, par ses rivières et par ses petits enfants "innocents et joyeux."

UN BEAU NOM

Sainte-Cécile de La-Pêche dont la brillante église dresse dans le ciel bleu un joli clocher de village et dont les fidèles sont fiers, plus fiers encore quand, bientôt nous l'espérons, ils viendront chanter la gloire de Dieu et prier leur sainte patronne sous les arceaux refaits d'une vaste nef d'inspiration artistique et pieuse. Comme ils seront heureux alors de contempler leur temple rajeuni, fruit de trente ans de vifs désirs et de tant de sacrifices! Comme ils y viendront spontanément "prier sur de la beauté", tel que le voulait lui-même le saint Pape Pie X. L'Eglise! Ame d'une paroisse, palais de l'amour divin, maison des vivants et des morts, bienheureuse vision de la paix!



Le grand feu de 1911 a également rasé le premier presbytère de Sainte-Cécile-de-Masham.

(Signé): H. LEGROS, ptre, de la Société historique du Nord de l'Outaouais.

SOURCES:

- Histoire du diocèse d'Ottawa par le R.P. Alexis, O.M.C.
- Les Archives Nationales d'Ottawa.
- Les souvenirs des vieillards de La-Pêche.
- Certains registres de paroisse.
- Le Nord de l'Outaouais.

CURES DE SAINTE-CECILE DE MASHAM:

M. l'abbé Brady a probablement visité Sainte-Cécile vers 1838. De 1840 à 1847, M. Desautels, curé d'Aylmer vient à Sainte-Cécile tous les deux ou trois mois. Il y bâtit une chapelle en 1845.

De 1847 à 1851, M. Guinguet, curé de Pointe-Gatineau dessert la mission.

De 1851 à 1853, M. O'Boyle, curé de Pélissier (Saint-Pierre de Wakefield), Sainte-Cécile reçoit son premier curé en 1853, M. A. Lauzier. Deuxième curé: M. Antoine Brunet, 1860-1862.

Troisième curé, M. Louis Frémont, 1862; il meurt à Masham en 1866.

Durant deux ans pas de curé résidant. L'abbé Philippe, l'abbé Camille Gay, le Père Baudin, O.M.I., font le ministère successivement.

Quatrième curé: M. l'abbé Charbonnier, 1868-1873. M. l'abbé J. Guay aide M. l'abbé Charbonnier.

Cinquième curé, M. l'abbé Bertrand, 1873-1877.

Sixième curé: M. l'abbé Comminges, 1877-1879.

Septième curé: M. l'abbé Francoeur, 1879-1880.

Huitième curé: M. l'abbé Ernest Faure, 1880-1889, le 15 juillet, date de sa mort à Sainte-Cécile. M. l'abbé Saint-Paul aide M. l'abbé Faure en 1886.

Neuvième curé: M. l'abbé G. Lyonnais, 1889-1897.

Dixième curé: M. l'abbé Paul Garon, 1897-1911. Il meurt à Sainte-Cécile.

Onzième curé: M. l'abbé H. Yelle, 1911-1927.

Douzième curé: M. l'abbé R. Filiatrault, 1927 à 1947. Décédé en juin 1952 à Ottawa.

Treizième curé: M. Louis-Léon Binet, docteur en théologie, licencié en écriture sainte, curé depuis le 1er avril 1947.

LES VICAIRES DE SAINTE-CECILE

M. F. Leblond, juillet 1901 à mai 1902.

M. J.-Eug. Limoges, mai 1904 à mai 1907. M. Limoges devint évêque de Mont-Laurier en 1922.

M. Donat Guay, mai 1907 à janvier 1908.

M. F.-A. Guimont, fév. 1908 à nov. 1908.

M. J.-Hébert, janv. 1909 à sept. 1910.

M. J.-A. Roy, sept. 1910 à mai 1911.

M. J.-A. Lombard, juin 1911 à oct. 1911.

M. J. Tompkins, oct. 1923 à janv. 1925.

M. J.-C. Mougeot, juillet 1929 à août 1935.

M. E. Préseault, sept. 1935 à avril 1939.

M. J.-A. Sénécal, août 1939 à 1947.

LES PRETRES ISSUS DE CETTE PAROISSE

Le Père S. Beaudoin, O.M.I., prêtre depuis 1919.

M. l'abbé F. Labelle, prêtre depuis 1921.

M. J. Gauvreau, prêtre depuis 1924.

M. H. Legros, prêtre depuis 1924.

M. E. Legros, son frère, prêtre depuis 1932.

Le Père Joannis, S.M., prêtre depuis 1937.

Le Père A. Raymond, C.SS.R., ordonné en 1945.

Un Frère des Ecoles Chrétiennes, Fr. Blaise.

Deux frères Rédemptoristes, Frères Labelle.

Une trentaine de religieuses.

LE CRIME de l'abbé Bienaimé

par PIERRE MAURICE

Reproduction autorisée par la Société des Gens de lettres

Par délicatesse, il avait jeté un voile sur le bloc de marbre dans lequel il avait commencé une Myriam bien vivante. Eloi et Myriam lui avaient reproché de laisser la statue inachevée, mais peut-on savoir ce qui se passe dans le coeur d'un homme, surtout à cet âge où il a acquis toute sa puissance? En artiste, Jean ne vivait que pour l'idéal, et son ciseau semblait se refuser à rendre ce sourire et ce regard de certain lundi de Pâques, où la jeune fille avait confié son âme à Eloi.

Il éprouvait cette peur instinctive qu'ont certaines âmes de fixer leur idéal, par crainte de voir le temps le détruire. Mais Myriam allait grandir en beauté, puisqu'elle se donnait à Dieu! Et alors, pendant que Mme Bienaimé et Myriam dormaient, chaque matin, de très bonne heure, Jean descendait et cherchait à donner une vie nouvelle à son marbre, sa pensée perdue en Dieu.

Ce n'était plus le sourire qui se fixe sur un coeur humain, mais le sourire qui sonde l'infini. En bas, il inscrivit dans le marbre: **Seigneur, me voici.** Et chaque matin, il voilait à nouveau la statue. Quelques jours avant le départ de Myriam, il la plaça, bien en évidence, au milieu de son atelier, l'entoura de fleurs et attendit.

Tous les jours, à 10 heures, la jeune fille venait lui dire bonjour et s'intéresser à ses travaux.

Lorsqu'elle entra ce matin-là dans l'atelier, elle poussa un cri d'admiration:

—O Monsieur Jean, que c'est beau!

Cette exclamation alla droit au coeur de l'artiste. Sa spontanéité le toucha et, enveloppant Myriam d'un regard:

—Ah! celle-là, au moins, se serait, en toutes occasions, associée à un idéal!

Deux mois après la condamnation de l'abbé Bienaimé, les cloches de Saint-Thierry sonnent à toute volée.

Mme Fleurance, tirant parti de la condamnation de l'abbé et de l'entrée de Myriam au couvent, marie Eloi de Bellecour et Sylvie Rouxelle. Elle a réalisé là un tour de force.

Malgré les fleurs, les chants, la foule rutilante qui remplit l'église, Eloi a l'air absent. Peut-être le tableau d'une postulante "priant pour lui" passe-t-il devant ses yeux. Eloi se marie contre son gré, tout le monde s'en doute un peu. Mais il a trouvé son père tellement, tellement changé qu'il le suppose aux abois. Il pense arriver à temps pour les sauver tous deux du déshonneur.

Et, après les félicitations d'usage à la sacristie, la critique qu'apporte chaque mariage, traîne par les rues de Saint-Thierry, au fur et à mesure que les invités regagnent leur domicile. Et le résumé des critiques:

—Elle, une vraie pimbèche, ma chère; quant à lui, il a l'air d'avoir avalé son faux col...

TROISIEME PARTIE
REHABILITATION
XV
Jean Varèze

Les années passent, rapides, pendant lesquelles la cité continue à couler sa petite vie tranquille. Les bruits faits autour de la dramatique histoire de l'abbé Bienaimé se sont peu à peu éteints. De temps en temps, cependant, comme une fumée qui sort d'un amas de décombres, on entend dire:

—C'était au temps où le curé a tué le rédacteur en chef de **l'Avenir.**

Mais c'est plutôt pour marquer une date, pas plus.

Mme Bienaimé n'a pas voulu quitter Saint-Thierry. Elle a fait face courageusement à l'adversité. Elle habite chez Jean, qui est devenu véritablement son fils. Elle passe de longues heures dans cette église qui aurait dû, sous les efforts répétés de Dominique, abriter un esprit nouveau de charité. Le matin, le soir, elle est là, auprès du Saint-Sacrement, méditant sur les douleurs du Christ, auxquelles elle joint celles de son fils. Et ceux qui ont connu le drame hochent la tête:

—Elle répare le scandale!

De trois mois en trois mois, elle reçoit des nouvelles de Dominique. Les lettres qu'il écrivait étaient pieusement conservées, après avoir été, au préalable, communiquées à Soeur Marie-Angélique. Il avait été transporté à Cayenne. En arrivant, il avait de nouveau affirmé son innocence. Au bout de quelques mois, son attitude avait été remarquée par les bagnards. Et, auprès d'eux, il s'était livré à une oeuvre d'apostolat qui ne tarda pas à porter ses fruits. Les fortes têtes s'inclinaient. Combien de condamnés virent le ciel s'ouvrir, le pardon ayant transformé leur coeur? Ce qui lui faisait écrire, un an après son transfert à la colonie:

Bonne mère chérie, me voilà mué en missionnaire. Je jouis d'une liberté relative, qui me permet de faire beaucoup de bien. Figure-toi que je suis parti un beau matin de la rue du Bac, à Paris, pour évangéliser des païens!

Hélas! quand je vois ces âmes qui, la plupart, n'ont pas connu d'enfance heureuse, livrées à elles-mêmes, refoulées par ceux qui auraient dû les remettre sur le droit chemin, je pense à cette miséricorde infinie du Christ, tournant ses regards vers le bandit placé à sa droite et lui promettant le paradis pour un mouvement de charité. Il suffit de si peu de temps pour entrer dans l'amitié de Dieu! Combien, auprès de moi, traînaient leur misère, sans oser lever les yeux, écrasés par ce qu'ils appelaient l'irréparable! Mais lorsqu'on leur apprend que le Christ est venu sur terre spécialement pour sauver les pécheurs, ils relèvent la tête vers la grand ciel bleu et se prennent à espérer.

Jean, après une interruption de quelques mois, s'est remis au travail. L'année suivant le drame, il a présenté au Salon une oeuvre magistrale: un prêtre dans l'attitude de Jésus au Jardin des Oliviers, le visage angoissé, se cramponnant au pied d'une croix où le Christ, les yeux levés, va expirer.

Au pied du socle: "Comme vous, Seigneur!" Les Théodoriciens qui sont allés au Salon boudent cette oeuvre. N'est-ce pas l'assassin de Durozay que Varèze a voulu glorifier? Oeuvre de parti, purement scandaleuse!

A la grande confusion de ses détracteurs, Jean a obtenu une médaille d'or.

Mais sa "Myriam", jamais il n'a voulu l'exposer. Sa Myriam, elle est à lui, bien à lui. Depuis que son sourire angélique éclaire son atelier, un fait nouveau l'a attaché plus profondément à son souvenir: lorsqu'elle a pris le voile, à Baretz, c'est lui qui fut son parrain. Pouvait-il concevoir qu'il aurait une telle joie? Et son âme qui n'avait jamais voulu connaître le monde, appuyée sur le sourire de cette épouse de Dieu, figée dans un éternel printemps, monte graduellement. Ah! s'il avait été sûr qu'on le laissât à son art, il serait allé s'enfermer dans une Trappe.

Mais, en pétrissant l'argile, Jean n'oublie pas. Il est hanté par la pensée de retrouver l'assassin de Durozay. Certes, il connaît la résignation de Dominique—Mme Bienaimé lui faisant lire ses lettres,—mais que ne donnerait-il pas pour réhabiliter le prêtre et le voir remonter dans la chaire de l'église de Saint-Thierry?

Il a pesé, un à un, tous les ennemis du journaliste. Mais aucun ne retient sa pensée. Et puis il est si délicat de juger! On ne tue pas un homme pour un article de journal! En cas de besoin, d'ailleurs, les tribunaux sont là. Voilà huit ans qu'il cherche à qui le crime profite. Oui, mais qui donc pouvait profiter de la mort de Durozay? Le côté pécuniaire, il n'y fallait pas songer, puisque l'assassin n'avait rien emporté, et toujours, il revenait à ce mobile: "vengeance". Alors, il perdait pied.

Pendant ces moments où le découragement le gagnait, il descendait faire un tour au jardin et entamait la conversation avec son voisin, un brave père de famille, qui remuait la terre après avoir terminé sa journée au bureau des hypothèques de Saint-Thierry. Quelquefois aussi, quand ce dernier ne rapportait pas de travail du bureau, qu'il expédiait à la veillée, Jean allait faire un peu de musique avec lui, car il était un excellent violoniste.

Aux beaux jours, il voyait passer quelquefois sous ses fenêtres M. de Bellecour, mais un M. de Bellecour qui avait rapidement vieilli. Au début, il n'y avait pas prêté beaucoup d'attention. Ce vieillard avant le temps tournait le coin de la ruelle Saint-Nicolas et montait vers l'église.

—Il va prier Dieu, pensait Jean.

Mais c'était surtout le dimanche soir que cette promenade s'accomplissait, et Varèze, un jour, se fit la remarque que l'église était fermée à cette heure tardive.

—Manie d'un homme qui n'a plus bien sa tête à lui, rectifia-t-il dans sa pensée.

En 1898, le même manège continuait. Il conclut définitivement:

—Sa raison l'a quitté.

Il est vrai qu'on disait en ville qu'il se rongeait de savoir son fils malheureux, car le ménage de Bellecour-Rouxelle n'avait pas tardé à boiter. Sylvie Rouxelle — les mauvaises langues, cette fois, ne s'étaient pas trompées— s'était montrée, aussitôt le mariage, d'une mesquinerie rare. Ainsi en est-il de certaines intelligences d'un niveau assez bas, qui prétendent tout savoir, tout comprendre, tout juger et tout arbitrer, sous prétexte qu'elles ont apporté la grosse dot au mari.

Sans prévenir sa femme, Eloi avait versé, presque aussitôt le mariage, cent soixante-dix mille francs à son père pour éteindre les exigences du créancier dont il lui avait parlé.

Il fut surpris de lui entendre dire que cela ne pressait pas, que ce créancier lui avait accordé de nouveaux délais assez longs. Toutefois, il accepta la somme.

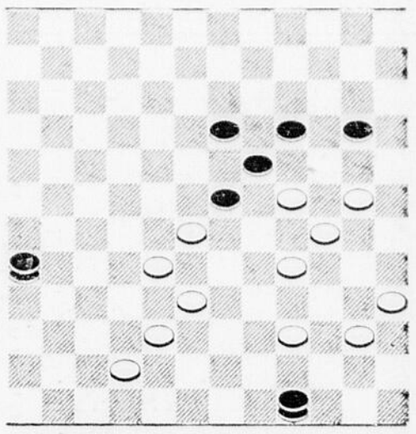
Mme Eloi de Bellecour avait cherché, dès son mariage, à faire valoir le nom qu'elle portait. Aussi, lorsqu'au bout de cinq ans, son mari fut nommé procureur de la République à Meaux, elle fréquenta tous les salons meldois pour entendre surtout annoncer: Mme de Bellecour! Cette jolie musique caressait son coeur de parvenue; elle supputait le nombre d'envieuses que l'appel de son nom suscitait. Hélas! la distinction native, qui se mêle le plus souvent à une délicatesse instinctive, n'existait pas en elle. Le vernis que Mme Agnès s'était appliqué à lui donner n'avait pas tardé à craquer. "Chassez le naturel, il revient au galop", et la fille du marchand de chandelles réapparaissait à chaque instant dans de prétentieuses conversations.

(à suivre)

No 144—PROBLEME CANADIEN

Par M. J.-E. Pellerin, Hull (P.Q.), dédié à M. G.-Henri Gagné, Hull (P.Q.).

Noirs 7 pièces—Blancs 12 pièces

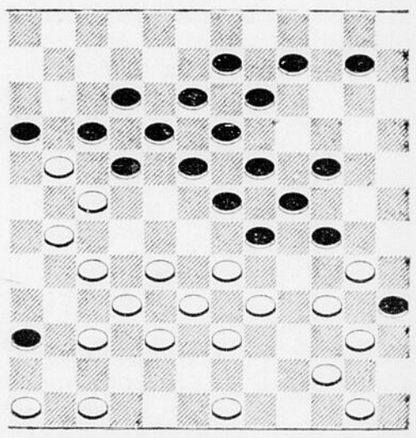


Les blancs jouent et gagnent

No 145—COUP DE PARTIE

Par M. Roméo Pelletier, Shawinigan-Falls (P.Q.), dédié à M. Gérard Lefebvre, Montréal (P.Q.).

Noirs 20 pièces—Blancs 20 pièces

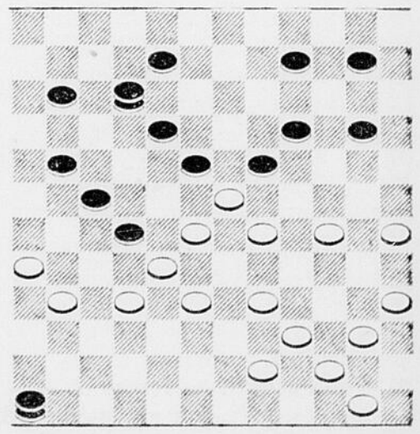


Les blancs jouent et gagnent

No 146—PROBLEME CANADIEN

Par M. Wilfrid Arvisais, Hull (P.Q.), dédié à M. J.-E. Pellerin, Hull (P.Q.).

Noirs 14 pièces—Blancs 17 pièces



Les blancs jouent et gagnent

SOLUTIONS

No 141 — 27-22 (16x27) 28-23 (17x28) 46-40 (47x34) 50-44 (37x39) 38-33 (27x38) 51-45 (38x64) 70x46 gagnent.

* * *

No 142 — 45-38 (32x69) 36-30 (43x32) 52-47 (31x52) 47x58 (69x36) 42x38 gagnent.

* * *

No 143 — 37-32 (26x37) 50-44 (37x63) 51-45 (38x51) 30-24 (17x30) 29-23 (16x29) 34-28 (22x46) 59-53 (48x59) 65x2 (54x65) 2x36 (30x52) 72x70 gagnent.

Voir la chronique dans l'édition régulière d'aujourd'hui.

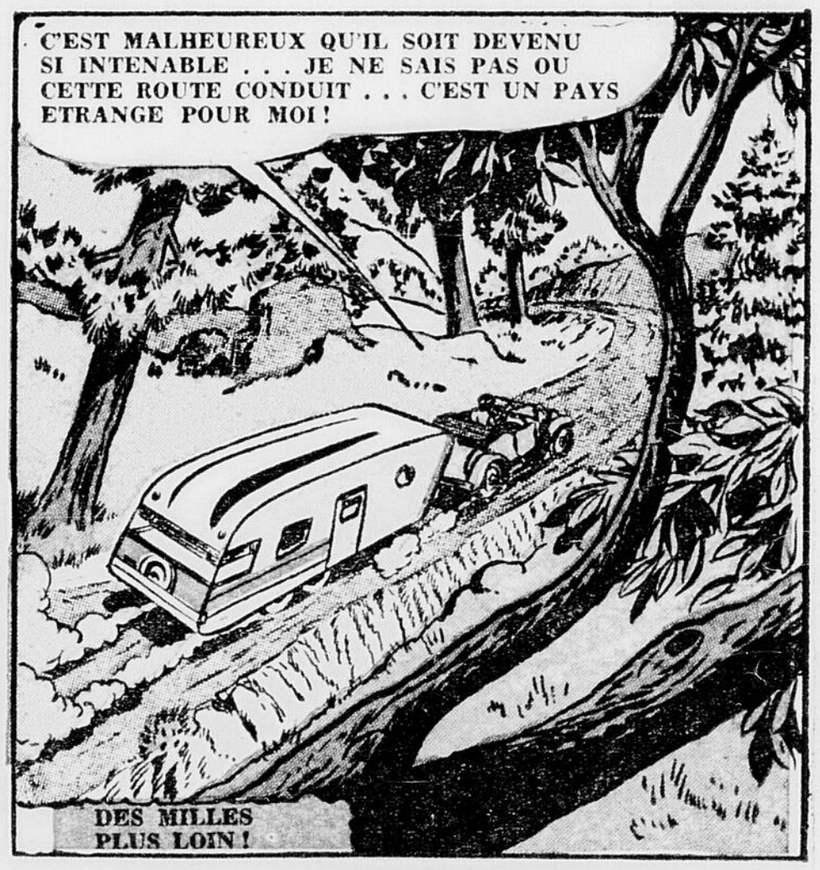
AVIS AUX CORRESPONDANTS

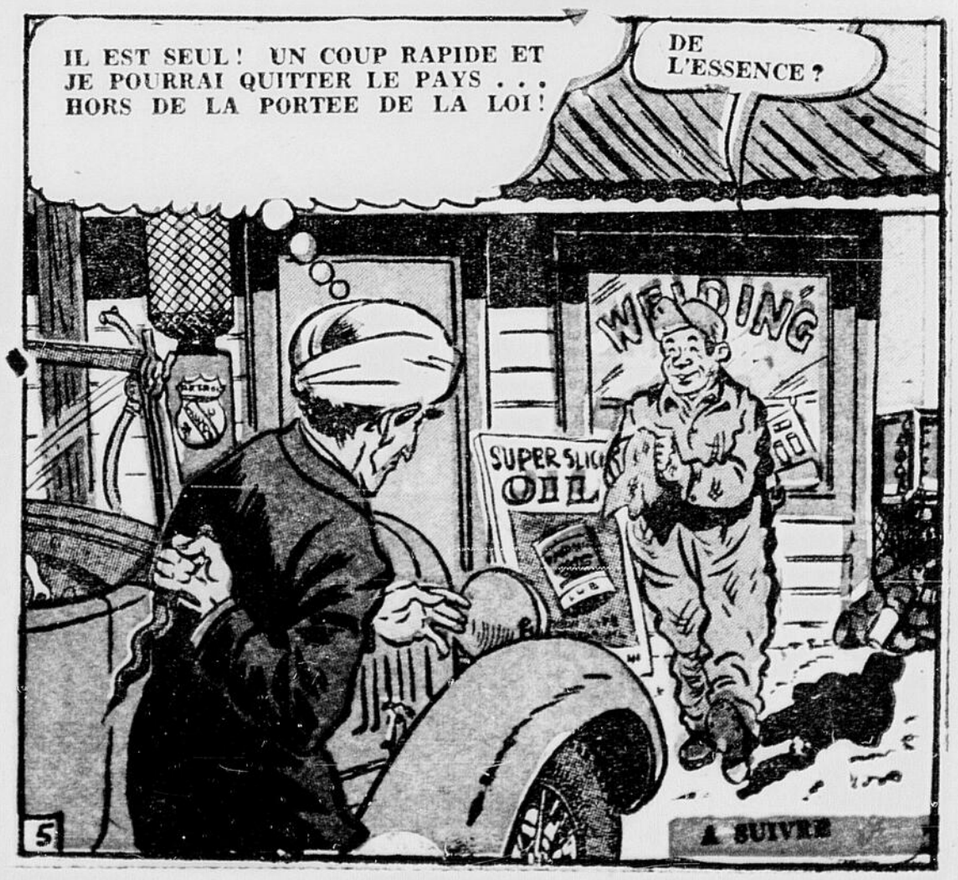
Pour toute correspondance avec le chroniqueur damiste, s'adresser à: M. René-A. Charette, 54, rue Dollard, Hull, P. Qué.

LE SERGENT ROY DE LA *Police Montée*

Par ZANE GREY

LA ROULOTTE DISPARUE N'EST PLUS SEULEMENT UNE QUESTION DE VOL! UNE NOUVELLE DECOUVERTE MACABRE CHANGE LA TOURNURE DES CHOSES!





Le Centre de la Ferme et du Foyer de Freiman

95, RUE YORK — TELEPHONE 6-2303

21-Pc. 5 Emplois UNE SEULE SCIE

FAIT TOUS TRAVAUX PLUS VITE, PLUS FACILEMENT AVEC L'ELECTRICITE

AC DC JEU D'OUTILS ELECTRIQUES COMPLET AVEC PIECES POUR

AFFUTER • CIRER • SABLER • POLIR

Fairbanks Ward OUTIL PUISSANT A 1.001 EMPLOIS

UN TRES BAS PRIX

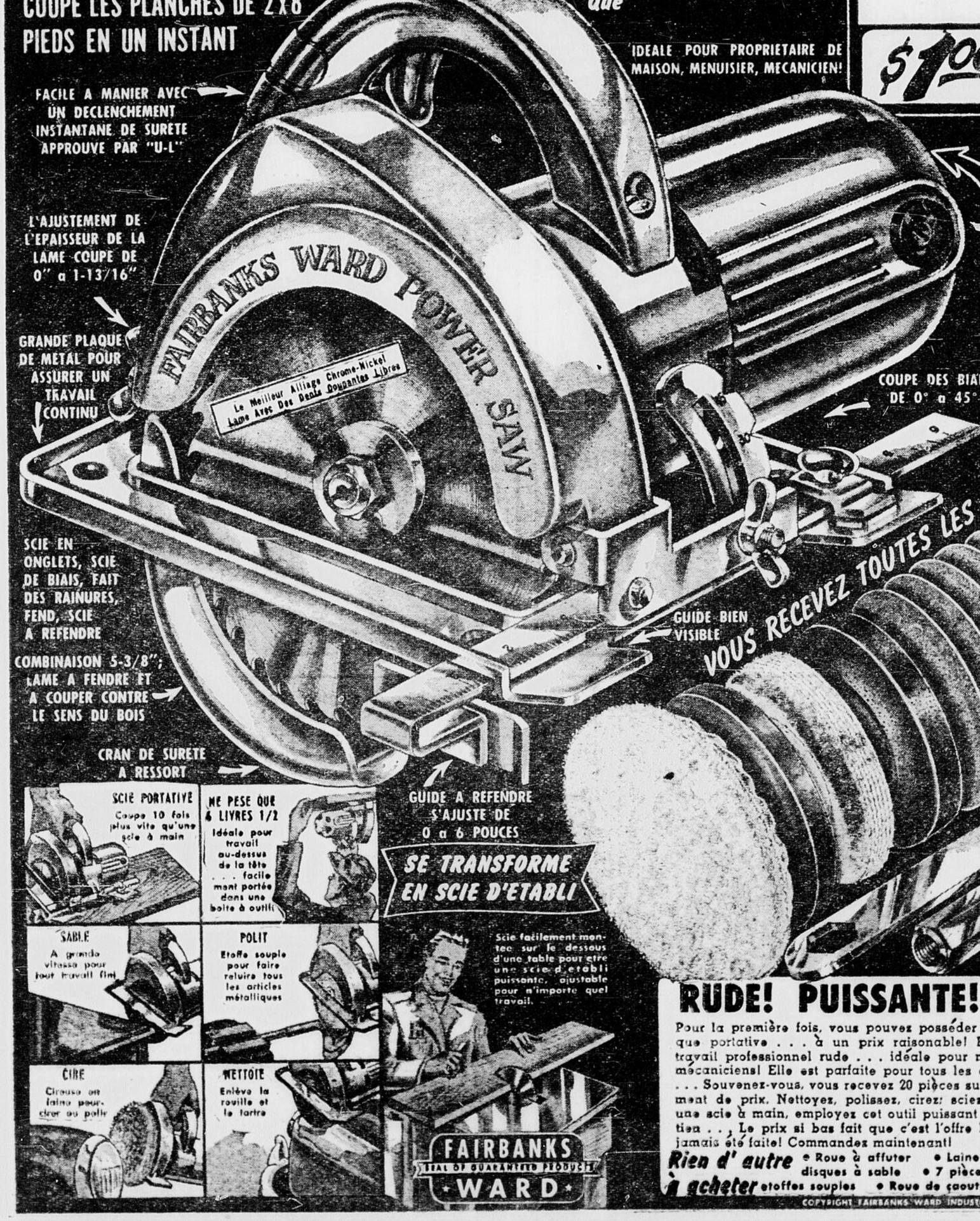
39.95

$1.00 d'Avance Par Semaine

COUPE LES PLANCHES DE 2x8 PIEDS EN UN INSTANT

Ne Pese Que 6 Livres 1/2

IDEALE POUR PROPRIETAIRE DE MAISON, MENUISIER, MECANICIEN!



FACILE A MANIER AVEC UN DECLENCHEMENT INSTANTANE DE SURETE APPROUVE PAR "U-L"

L'AJUSTEMENT DE L'EPAISSEUR DE LA LAME COUPE DE 0" a 1-13/16"

GRANDE PLAQUE DE METAL POUR ASSURER UN TRAVAIL CONTINU

SCIE EN ONGLETS, SCIE DE BIAIS, FAIT DES RAINURES, FEND, SCIE A REFENDRE

COMBINAISON 5-3/8"; LAME A FENDRE ET A COUPER CONTRE LE SENS DU BOIS

CRAN DE SURETE A RESSORT

MOTEUR 1/2 C.V. 3800 RPM A Air Refroidi

COUPE DES BIAIS DE 0° a 45°

APPROUVE PAR LES ASSUREURS

GUIDE BIEN VISIBLE

VOUS RECEVEZ TOUTES LES 20 PIECES

GUIDE A REFENDRE S'AJUSTE DE 0 a 6 POUCES

SE TRANSFORME EN SCIE D'ETABLI

Scie facilement montee sur le dessous d'une table pour etre une scie d'etabli puissante, ajustable pour n'importe quel travail.

FAIRBANKS SEAL OF GUARANTEED PRODUCT WARD

SCIE PORTATIVE Coupe 10 fois plus vite qu'une scie à main

NE PESE QUE 6 LIVRES 1/2 Idéale pour travail au-dessus de la tête . . . facilement portée dans une boite à outils

SABLE A grande vitesse pour tout travail fini

POLIT Etoffe souple pour faire reluire tous les articles métalliques

CIRE Cireuse en laine pour cirer ou polir

NETTOIE Enlève la rouille et le tartre

RUDE! PUISSANTE! PEUT ETRE EMPLOYEE PARTOUT!

Pour la première fois, vous pouvez posséder une puissante scie électrique portative . . . à un prix raisonable! Elle est fabriquée pour le travail professionnel rude . . . idéale pour menuisiers, propriétaires ou mécaniciens! Elle est parfaite pour tous les emplois d'un outil puissant . . . Souvenez-vous, vous recevez 20 pièces supplémentaires sans supplément de prix. Nettoyez, polissez, cirez; sciez 10 fois plus vite qu'avec une scie à main, employez cet outil puissant pour 1.001 travaux d'entretien . . . Le prix si bas fait que c'est l'offre la plus intéressante qui ait jamais été faite! Commandez maintenant!

Rien d'autre à acheter • Roue à affuter • Laine de mouton pour cirer • 8 disques à sable • 7 pièces à adapter • Polisseuse à étoffes souples • Roue de caoutchouc • Clef à déboulonner

COPYRIGHT FAIRBANKS WARD INDUSTRIES, INC.

Découpez ce coupon et postez à: LE CENTRE DU FOYER ET DE LA FERME DE FREIMAN (McCoy Service Limited)

NOM .....

ADRESSE .....

95, RUE YORK — OTTAWA, ONT.

Crédit • Comptant • $1 à compte $1 par semaine